

dulgence ou la préférence sur le reste des sujets de Sa Majesté, pour le bail des forges en ce moment”.

Tout bien pesé, le Comité en vint à une conclusion qui dut réjouir les Trifluviens : “Le Comité ne peut croire qu’il soit expédient de continuer le monopole des forges, et il ne l’est certainement pas, si ce n’est que pour assurer au revenu une augmentation aussi faible que le loyer actuel (\$2,000). L’on peut même douter s’il ne serait pas plus avantageux au public de concéder les forges et les terres, que de les louer”.

Cette suggestion fut écoutée. Le 19 décembre 1845, le gouvernement donne avis que les forges seront mises en vente. On offrira tout l’établissement actuel comprenant une étendue d’environ 55 acres. L’acheteur jouira du privilège d’acheter des réserves ne dépassant pas 350 acres; il les paiera 7 chelins 6 pence l’acre.

MATTHEW BELL BAISSE PAVILLON

Après avoir été domaine de la Couronne anglaise depuis 1760, les Forges Saint-Maurice allaient devenir propriété privée. Le 1er janvier 1845, l’arpenteur Pierre Bureau reçut ordre de procéder au partage, en lots de colonisation, des réserves détenues jusque-là par l’industrie des Forges. Ses instructions lui enjoignaient de diviser en lots de ville (town lots) l’espace prévu pour l’établissement d’un village à proximité de l’usine.

La vente de l’usine et de ses dépendances immédiates eut lieu au Palais de Justice des Trois-Rivières, le 4 août 1846. N. Boutillier ouvrit les enchères avec un

prix de départ de 3,000 louis. Quatre compétiteurs se disputèrent le morceau: J. Hart, Henry Stuart, Matthew Bell et Judah. Bell abandonna la lutte à l'avant-dernière enchère (5,450 livres). J. Hart offrit 5,550, mais il céda devant la mise d'Henry Stuart. Celui-ci devint l'acquéreur des Forges pour le montant de 5,575 livres (\$25,000).

Matthew Bell avait quinze jours pour libérer l'établissement de ses effets personnels. Agé de soixante-dix-sept ans, le courageux industriel avait lutté jusqu'au bout¹. Roi et maître des Forges pendant cinquante-trois ans, il avait bien mérité quelques années de repos avant le grand départ. Il se retira aux Trois-Rivières où il mourut trois ans plus tard (octobre 1849).

HENRY STUART PROPRIÉTAIRE DES FORGES (1846)

Une fois devenu propriétaire des Forges, Henry Stuart tenta d'obtenir directement un surplus de terrain, mais il dut suivre la filière. La mise aux enchères publiques des fiefs Saint-Maurice et Saint-Etienne (38,044 acres) fut fixée au 3 novembre 1846. Elle eut lieu au bureau de P.-B. Dumoulin. Trois acheteurs seulement se disputèrent le gros lot de 380 terres de 100

¹ Dans une étude sur les Forges Saint-Maurice, publiée en 1933, Dollard Dubé rapporte un trait qui est à l'honneur de Matthew Bell. "Quand il arrêta le fourneau en 1846, les vieux rapportent qu'il est sorti, en face de la grande Maison, où se trouvait le magasin dans le temps, et qu'il a mis le feu aux livres de comptes en disant aux quelques personnes présentes, dont quelques-unes étaient ses débiteurs: "Tiens, mes amis, vous avez bien travaillé pour moi. Nous n'avons pas toujours réussi comme nous l'aurions voulu, mais je suis content quand même; allez . . . jamais personne ne vous dira plus que vous devez quelque chose à Monsieur Bell".

acres chacune : Hugh Cameron, George Pacaud et Henry Stuart. Cameron abandonna dès le début; Pacaud et Stuart renchérèrent une quarantaine de fois, jusqu'à la victoire finale d'Henry Stuart. Le nouveau propriétaire des Forges devenait, pour la somme de 5,900 livres, seigneur d'une étendue de 38,044 acres, avec obligation de les revendre ou concéder, en franc aleu roturier, selon le partage, en lots de 100 acres, fait par l'arpenteur P. Bureau.

Le 30 janvier 1847, Henry Stuart annonça la vente des terres du fief Saint-Etienne. La tranche des lots du fief Saint-Maurice, moins trois lots, semble avoir été achetée privément par P.-B. Dumoulin. La Gazette des Trois-Rivières (janvier 1847) contient des attaques assez graves contre D.-B. Papineau et P.-B. Dumoulin. Les accusations viennent d'un nommé James Dickson, qui soutient que les conditions de la vente des terres des fiefs Saint-Etienne et Saint-Maurice ont été changées de connivence par M. Stuart et son agent reconnu aux Trois-Rivières, P.-B. Dumoulin. Fort de la promesse d'obtenir le fief Saint-Maurice, P.-B. Dumoulin a commencé à faire couper 5,000 cordes de bois franc sur le fief Saint-Maurice, non pour l'usage des Forges, mais bien pour le marché de Montréal. C'est une injustice pour les citoyens des Trois-Rivières et les gens de la localité qui cherchent particulièrement les terres des Forges pour s'y établir, parce qu'ils ont là un débouché pour la vente du bois de leurs terres neuves. Dickson conclut en accusant Dumoulin de compromettre non seulement la plus ancienne et la plus importante industrie de tout le

Canada, mais de nuire au trésor public, puisque lui, Dickson, était autorisé par une compagnie de Québec à offrir une somme de 17,000 louis pour le fief Saint-Maurice si la vente s'était faite régulièrement.

Vraies ou fausses, ces accusations indiquent que les solutions de 1845-46 n'avaient pas donné satisfaction à tout le monde.

Pour sa part, M. P.-B. Dumoulin prit très mal les accusations de Dickson. A preuve l'incident relaté par l'accusateur dans une lettre datée du 20 janvier 1847 : "Samedi dernier, j'ai été assailli d'une manière indigne, grossière et violente, par monsieur P.-B. Dumoulin qui, après m'avoir brusquement abordé, me dit, sans provocation aucune de ma part, et à la façon d'une harangère qui lui est particulière, que j'étais un menteur, un vaurien, un polisson, un usurier, etc. . . . Monsieur Dumoulin était alors armé d'un gros bâton, dont il n'a pas cru cependant, dans l'intérêt de sa propre sécurité personnelle, devoir se servir. . ." Les hommes publics de l'époque usaient, comme on voit, d'un langage dynamique!

Henry Stuart découvrit très vite que la charge de 11,475 louis, assumée avant d'avoir mis un sou dans la restauration des forges, comportait un lourd fardeau. L'était pitoyable des usines exigeait des mises de fonds trop lourdes pour ses moyens. Son principal bailleur de fonds, l'honorable John Ferrier,—un autre Conseiller législatif!—prit peur et exigea la remise de l'établissement des Forges qu'il exploita sans ménagement afin de récupérer le plus vite possible les fonds qu'il avait avancés à Stuart.

NOUVEAUX PROPRIÉTAIRES (1851)

Tout était dans un état de délabrement avancé quand, en 1851, les Forges passèrent aux mains de Andrew Stuart et John Porter, de Québec. Les nouveaux acquéreurs firent un inventaire rapide. Ils mirent en vente 13,500 acres du fief Saint-Etienne, ce qui leur rapporta la jolie somme de 4,400 louis. Il leur restait à payer un reliquat de quelque \$40,000 au gouvernement; de son côté la remise en marche des Forges coûterait à elle seule tout près de \$20,000! Ces charges écrasantes effrayèrent Stuart et Porter.

Ils se tournèrent une fois de plus vers le gouvernement pour obtenir un délai dans le paiement du solde de \$40,000. et pour solliciter la permission de garder les lots non encore concédés du fief Saint-Etienne. Immédiatement des oppositions s'élevèrent; Stuart et Porter réclamèrent de lord Elgin la tenue d'une enquête. Le 17 août 1852, le Bureau des Terres de la Couronne accédait à cette demande et prévenait les intéressés que cette enquête était confiée à Etienne Parent, assistant-secrétaire provincial, et que les frais en seraient assumés par les pétitionnaires.

ENCORE UN ENQUÊTEUR OFFICIEL :
ETIENNE PARENT (1852)

Le choix était heureux. Même les adversaires de Parent reconnaissaient sa compétence en questions économiques; ils admiraient l'impartialité de ses attitudes, la sûreté de son jugement. Parent avait donné des preuves de son patriotisme jusqu'à la prison inclusivement.

Etienne Parent arriva aux Forges le 28 août 1852. Il croyait y trouver un très gros village industriel. Son rapport enregistre tout d'abord une profonde déception :

“Je ne puis m'empêcher de signaler, en commençant, l'impression douloureuse que fit en moi, à première vue, l'établissement des forges, où je m'attendais à trouver d'immenses usines en pleine activité. Au lieu de cela, pas un fourneau ne fumait, pas un atelier considérable n'opérait, et à peine, du haut de la colline qui domine le village, apercevait-on quelques êtres humains qui semblaient plutôt errer tristement au milieu des ruines qu'au sein d'un ancien établissement industriel dont je m'étais formé une idée toute grandiose, d'après la valeur annuelle des produits que cette fonderie a jetés sur nos marchés depuis un grand nombre d'années.”

Andrew Stuart, qui accompagnait l'enquêteur, expliqua qu'on avait dû suspendre les travaux depuis quelques jours pour exécuter quelques grosses réparations devenues indispensables, vu l'état de ruine dans lequel l'hon. Ferrier avait laissé les usines.

Après avoir visité les Forges, Etienne Parent explora le pays environnant et poussa ses investigations jusqu'aux chutes Shawinigan. “Dans le cours de cette excursion, je rencontrai l'espèce de terrain qui domine à partir des Trois-Rivières, sol sablonneux jusqu'à une profondeur considérable et partant bien peu propre à la culture. L'on sait que cette espèce de terrain, après avoir donné deux ou trois récoltes passables, devient d'une telle aridité qu'elle ôte tout espoir au défricheur de se faire jamais une existence supportable”.

La route n'allait pas plus haut que les Grès, site des importantes scieries Baptist, et les enquêteurs poursuivirent leur voyage en canot. L'enthousiasme de Parent éclate devant les richesses que lui révèle la nature des rives : ". . . Je fus saisi d'une joie mêlée de tristesse en voyant deux rives magnifiques, annonçant le plus riche sol du monde, à quelques heures de marche des maigres sables que je venais de voir, et où s'étaient fixées une centaine de familles destinées à lutter toute leur vie contre une nature ingrate, sans profit pour eux ni pour le pays".

Parent, le patriote et l'économiste, se laisse aller un moment à des considérations fort pertinentes sur le mal sérieux que pose l'absence de routes donnant accès aux terres encore incultes du Québec. La situation est telle qu'on est prêt à saisir tout ce qui passe, sans penser aux conséquences pour l'avenir.

"Les terres de Saint-Etienne, écrit Parent, sont convoitées, il n'y a pas de doute, et fussent-elles plus mauvaises qu'elles le sont, elles le seraient encore. L'on sait les conditions ruineuses auxquelles les colons canadiens prennent des terres sur plusieurs points. Notre jeunesse n'a que deux alternatives, s'expatrier ou prendre des terres à tout prix. Les uns prennent le premier parti, d'autres prennent le second. Ils vivront au moins jusqu'à ce que le shérif les fasse déguerpir. L'on sait aussi à quelles souffrances se sont voués les colons sur certaines parties des terres de la couronne, privées de voies de communication, mais tous n'ont pas ce courage héroïque. Il y a donc, dans les environs des Trois-Rivières, comme

presque partout ailleurs dans la partie habitée du Bas-Canada, un surplus de population prêt à déborder sur toute étendue de terre accessible, quels qu'en soient le prix et la qualité. Tout ce qu'on demande, c'est qu'il n'y ait pas d'argent comptant à payer. Si la terre est bonne, on espère se libérer avec le temps, si elle est mauvaise et que le vendeur soit pressant pour son paiement, on fait tout ce qu'on peut avec le bois et quelques récoltes forcées, qui épuisent le sol pour toujours, en un mot on fait argent de tout; et un bon matin on disparaît avec un petit pécule que l'on va appliquer ailleurs. Mais que l'on ouvre un chemin aux bonnes terres des environs, et les gens renonceront de bon coeur aux sables du fief Saint-Etienne.

“J'oserais même prédire que si cela arrive un bon nombre de concessionnaires actuels de ce fief abandonneront leurs terres avant peu et, à mon avis, ils feront bien pour eux et leurs familles. La ville des Trois-Rivières elle-même, qui a donné l'impulsion au mouvement en faveur de la colonisation intégrale des fiefs Saint-Maurice et Saint-Etienne, est plus intéressée à la prompte colonisation des belles terres du haut Saint-Maurice, qu'à celle de ces deux fiefs, qui, avant longtemps, lui enverront plus de mendiants que d'acheteurs et d'approvisionnementneurs. Mais il paraît que jusqu'à récemment on ignorait qu'il existât de bonnes terres plus à l'intérieur, et l'eût-on connu, sans chemins, c'est comme si elles n'eussent pas existé”.

ETIENNE PARENT FAVORISE LES FORGES

L'objectif principal de l'enquête Parent semble bien avoir été d'assurer la permanence de l'industrie des Forges sans préjudice des intérêts de la colonisation. Stuart et Porter demandaient des adoucissements fiscaux sur lesquels Parent n'insiste pas outre mesure. Ils réclamaient également le privilège de conserver les quelque 150 lots de cent acres non encore concédés, pour en faire une réserve forestière. Ces 15,000 acres apparaissent comme une bagatelle en regard des 100 ou 150 milles carrés détenus sous le régime Bell. Etienne Parent n'hésite pas à donner droit à cette supplique :

“S'il n'y avait pas dans le voisinage des Forges de grandes étendues d'excellentes terres, ne demandant que des chemins pour se couvrir de colons, ce pourrait être une question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux livrer les 150 lots dont il est question à la hache et à la torche du défricheur; mais quand au lieu de 150 familles pauvres sur le terrain des forges, on peut avoir 150 familles heureuses et prospères, de l'un et de l'autre côté de la rivière, et qu'en même temps on assure la permanence d'un établissement industriel, qui fait déjà vivre plusieurs centaines de familles, paraissant fort contentes de leur sort, et qui promet d'en faire vivre davantage encore, si le gouvernement facilite les agrandissements dont les propriétaires annoncent l'intention, et qu'il est de leur intérêt d'y faire; quand on considère enfin que l'exploitation convenable de ces mines peut, sans nuire à aucun autre intérêt local, nous affranchir, en partie au moins, du tribut que nous payons à l'étranger pour

nos fers et ouvrages de ferronnerie de toute espèce; quand à ces considérations on joint celle de la création d'un marché intérieur pour les établissements du Saint-Maurice, je dis qu'il ne peut plus y avoir de question".

LES TRIFLUVIENS S'INDIGNENT DE NOUVEAU

Sur tous les points essentiels, Etienne Parent appuyait les demandes de Stuart et Porter. Son rapport, daté du 20 septembre 1852, souleva une véritable tempête aux Trois-Rivières. Il restait dans l'air des reliquats de la grande colère de 1834. Les motifs réels d'indignation n'étaient plus du tout les mêmes, puisqu'il s'agissait tout bonnement de 150 lots, soit 15,000 acres de terre, à réserver pour le service des fourneaux. On était loin du domaine de 60 à 80 lieues carrées que Kimber reprochait, en 1830, à Matthew Bell d'immobiliser pour ses caprices !

P.-B. Dumoulin, personnage remuant des Trois-Rivières, ouvrit le feu contre Etienne Parent. L'avocat Dumoulin était à ce moment-là député d'Yamaska; il avait représenté Trois-Rivières de 1827 à 1832. La vie publique ne l'empêchait pas de s'intéresser aux affaires, même aux affaires d'immeubles . . . et ce, dans les territoires litigieux de la réserve des Forges. Après l'achat du fief Saint-Maurice, en 1846, il avait eu à ce sujet des démêlés avec quelques personnages, dont James Dickson, un de ses ennemis de vieille date.

Les accusations de Dickson enlèvent à Dumoulin une part de ses mérites de redresseur d'abus! Même si

Dickson exagère, il reste que le député Dumoulin était devenu possesseur de terrains, puisqu'il écrit, dans sa riposte à Etienne Parent : ". . . les terres du fief Saint-Maurice sont bonnes, et je ne serai pas beaucoup redevable à M. Parent de les représenter comme incultes, moi qui les ai achetées à condition de les revendre et de les faire profiter. . ." Et il faut voir aussi avec quelle conviction, le défenseur des droits populaires exalte ses terres, qui ne sont "nullement sablonneuses comme elles ont pu le paraître à l'oeil de M. Parent ou de tout autre qui ne les voit qu'en passant, mais une terre jaune, qui est très propre à la culture, sensible à l'engrais et très fertile pour certaines productions très avantageuses. . ." Il ne peut être question, dans toute cette histoire, de protéger l'industrie des forges, car, poursuit Dumoulin, "quel est celui qui vit à Trois-Rivières et qui n'est pas convaincu que cet établissement, loin d'être avantageux pour la prospérité de la ville, a été l'unique cause de son manque de progrès".

"L'ERE NOUVELLE" DANS LA BAGARRE

"L'Ere Nouvelle", feuille de combat lancée en 1852, reprend avec véhémence le refrain anti-trustard de Dumoulin; le 2 février 1853, la rédaction affirme, à l'encontre des considérations du rapport Parent : "Cet état de stagnation et d'engourdissement, nous le devons uniquement aux forges Saint-Maurice. Elles seules sont la cause que l'une des plus anciennes villes du pays est restée stationnaire, qui porte les étrangers à accuser les citoyens de manquer d'énergie et d'esprit d'entreprise.

Comment nous était-il possible de marcher sur un pied d'égalité avec les autres parties du pays, lorsque nous étions entourés d'une forêt qu'il ne nous était pas permis de franchir; lorsque tous les pouvoirs d'eau, tout le bois de construction, en un mot toutes les richesses de la belle rivière Saint-Maurice et de ses tributaires étaient la propriété d'un homme qui en jouissait en maître arbitraire, et qui ne payait pour la jouissance de ce terrain presque illimité que la somme de 500 louis par année". Le rédacteur se laisse ici emporter par le feu sacré de la polémique . . . et il exagère un peu en donnant Bell comme le maître absolu de tout le Saint-Maurice.

Même exagération verbale, lorsque le journaliste bouillant annonce, à propos de ces 15,000 arpents de terre qu'on veut réserver aux Forges : "Aujourd'hui, nous sommes menacés de retomber dans l'état d'esclavage, duquel nous venons à peine de sortir. . ."

En dépit des indignations dramatiques des députés et des journalistes trifluviens, les autorités s'en tinrent aux suggestions de l'enquêteur Etienne Parent et accordèrent à Stuart et Porter les 150 lots demandés. "L'Ere Nouvelle" répliqua en dénonçant de nouveau le monopole responsable de la ruine du pays. Le journal trifluvien reprenait le thème déjà abordé le 29 décembre dans un long article où il exposait les doléances mauriciennes contre "le monopole qui, en nous écrasant de tout le poids de ses restrictions injustes, a retenu notre ville et le district dans cet état d'inertie, de faiblesse et de pauvreté. . ."

STUART ET PORTER EN FAILLITE (1861)

Stuart et Porter avaient soumis à Etienne Parent des projets de réparations indispensables dont le coût devait atteindre \$20,000; en plus, ils avaient proposé un plan de modernisation de l'usine. Mais toutes sortes de complications survenaient. Les colons se montraient mal disposés : ils imposaient des conditions inacceptables pour le ravitaillement de minerai ou de bois et ils refusaient le droit de passage aux voitures sur les routes ouvertes anciennement par les Forges.

Le manque de fonds et le mauvais esprit du public tuèrent l'un après l'autre tous les projets de Stuart et Porter. D'ailleurs, une autre ère s'ouvrait, "l'ère du bois". Déjà les estacades de George Baptist gênaient la circulation sur le Saint-Maurice et causaient des embarras aux bateaux des Forges.

De toute façon, le régime Stuart et Porter aboutit à une faillite. En 1861, le gouvernement saisit l'établissement en vertu de l'hypothèque qu'il conservait, le prix d'achat de 1846 n'ayant pas été payé au complet. Après avoir réglé le cas des lots de colonisation attachés à l'usine, le gouvernement vendit, l'année suivante, les Forges et leurs dépendances à Onésime Héroux, de Saint-Barnabé, pour le montant de \$7,000. Ce dernier garda la ferme attachée aux usines; il revendit les forges et le fourneau, avec dépendances, à John McDougall and Sons, des Trois-Rivières, pour la somme de 1,700 louis (\$8,000).

LES MCDUGALL RENFLOUENT L'ENTREPRISE

Les McDougall étaient des Ecossais de bonne souche. Etablis depuis trente ans aux Trois-Rivières, ils avaient montré de l'entregent, de l'activité dans tous les domaines, et le succès leur avait souri partout. Le chef de cette famille de dix enfants, John, avait été maire des Trois-Rivières, de 1855 à 1857.

Sous l'impulsion énergique des McDougall, les Forges reprirent leur activité des meilleurs jours. Alors que les derniers événements avaient rendu tout le monde pessimiste, ces Ecossais débrouillards remirent la vie dans le petit village mourant des Forges, demeuré inactif depuis 1843.

Cette reprise d'activité de la plus ancienne industrie lourde d'Amérique n'était peut-être qu'une des nombreuses manifestations d'énergie entreprenante qui secouaient la région trifluvienne. Après deux siècles de léthargie le district des Trois-Rivières s'était réveillé brusquement en 1852. Rome l'avait, cette année-là, érigé en diocèse; le gouvernement avait, de son côté, voté des montants considérables pour aménager le Saint-Maurice et permettre ainsi la coupe du bois en amont des chutes de Shawinigan, de Grand'Mère et même de La Tuque. Des perspectives nouvelles s'ouvraient aux hommes d'audace et d'initiative.

En 1854, M. Larue, appuyé par le député Turcotte et par M. Hall, pourvoyeur de fonds, avait lancé hardiment une nouvelle industrie métallurgique, les Forges Radnor. M. Larue voyait grand. Quelques mois lui suf-

firent pour défricher les abords de la Rivière au Lard, dans le rang Sainte-Marguerite de la jeune paroisse de Saint-Maurice, et faire bâtir quinze maisons à double logement, un haut fourneau, une moulerie, des hangars, etc. . . . Un correspondant de l'Ere Nouvelle se rendit sur les lieux en octobre 1854. Ce qu'il vit le plongea dans la stupéfaction. Le haut-fourneau, crachant ses six tonneaux de lave par jour lui parut "gigantesque, semblable au Vésuve en fusion, ses entrailles sont un fer embrasé. . ." Cet établissement avait déjà coûté plus de \$50,000, mais, affirme le journaliste, les propriétaires ne le cèderaient pas pour \$200,000. Dans l'espace de trente-quatre ans, un million de dollars furent engloutis. Rachetées en 1889, les Forges Radnor vécurent jusqu'en 1908. Deux ans après Radnor, naissent les Forges L'Islet (1856), sous l'impulsion de Dupuis et Robichon. Les McDougall achetèrent les Forges L'Islet en même temps que celles de Saint-Maurice qu'on appelait maintenant les Vieilles Forges.

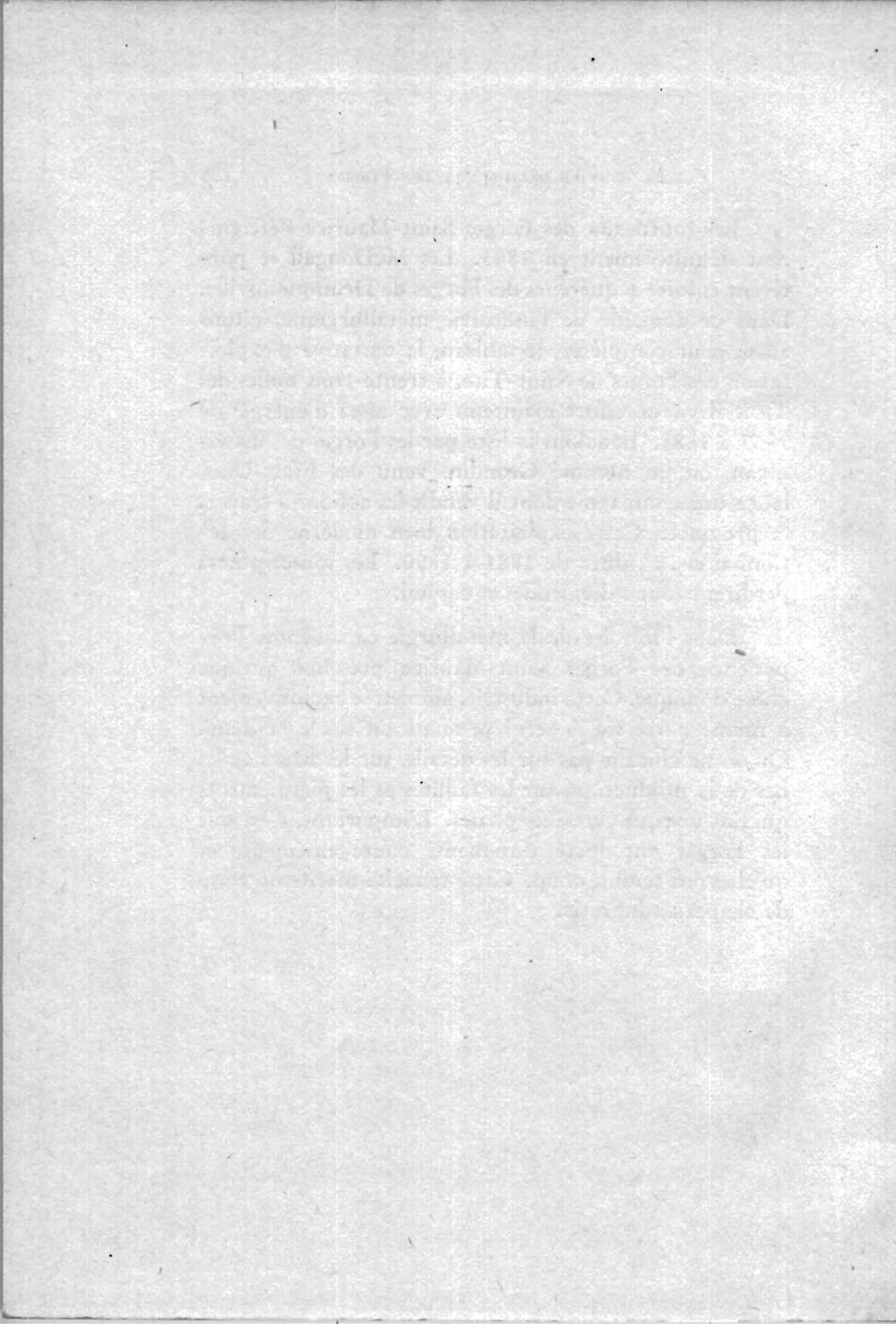
Le dernier sursaut de vie des Forges se prolongea une vingtaine d'années. Les McDougall employaient une couple de cents ouvriers, dont une cinquantaine travaillaient à la fonderie. La production quotidienne était de quatre à cinq tonneaux de fer par jour. En 1865, le Times de Londres paie un tribut très britannique au propriétaire : "M. McDougall, gentilhomme d'origine écossaise, qui donne de l'emploi à un nombre considérable d'hommes et qui fait plus que 500 Canadiens-Français pour développer les ressources du pays. . ."

UNE CRISE ÉCONOMIQUE

Après quelques années de production intense, l'établissement commença à périlcliter vers 1872. Le pays entraît alors dans une crise économique qui dura plusieurs années et qui provoqua partout des faillites retentissantes. A ce sujet, voici une citation révélatrice, empruntée au rapport de la Chambre de Commerce des Trois-Rivières pour 1886 : ". . . et il nous faut arriver à la Confédération pour assister à ce débordement irréfléchi (de production industrielle) qui—par suite d'excès en toute chose—nous valut l'interminable crise commerciale et financière de la dernière décade. . . Donc, d'une part une industrie fondée à la hâte, avec des éléments insuffisants et dont l'éducation restait à faire, et d'autre part un esprit d'entreprise des plus hasardeux, dont le moindre défaut était le manque de prévoyance et de sang-froid. Heureusement que cette réaction et cette crise, tout implacables qu'elles furent, apportaient avec elles leurs remèdes et leurs enseignements. De beaucoup d'ivraie le terrain fut débarrassé. La morale commerciale a fini par être plus respectée et l'industriel et le capitaliste ont fini par être plus prudents. On a compris, enfin, que contrairement à l'agriculture, dont le surplus peut toujours trouver un facile débit au dehors, l'excès en industrie menace le marché, surtout lorsque le marché est forcément limité à l'intérieur. Et on a également compris que pour vouloir arriver à savoir bien ferrer un cheval, il s'agit tout d'abord d'avoir appris le métier de forgeron." !

Les fourneaux des Forges Saint-Maurice s'éteignirent définitivement en 1883. Les McDougall se portèrent ensuite acquéreurs des Forges de Drummondville. Dans ce domaine de l'industrie métallurgique, citons aussi, pour compléter, le tableau, la tentative d'exploitation des Forges de Saint-Tite, à trente-trois milles des Trois-Rivières, effort maintenu avec assez d'énergie de 1865 à 1888. Bouclons la liste par les Forges de Shawinigan, où un nommé Grondin, venu des Etats-Unis, lança une compagnie dont il vendit les actions à travers la province. Cette exploitation bien moderne des actionnaires . . . dura de 1885 à 1890. Les souscripteurs perdirent tout : dividendes et capital.

Dans l'histoire de la métallurgie canadienne, l'expérience des Forges Saint-Maurice présente quelque chose d'unique. Cette industrie, alimentée exclusivement à même notre sol, a servi pendant un siècle et demi. Qu'on ne chicane pas sur les détails, sur les hauts et les bas de la production, sur les faillites et les piétinements qui ont marqué certaines phases. L'important, c'est que les Forges ont lutté durement, courageusement, et qu'elles ont tenu le coup. Cette ténacité mérite un coup de chapeau admiratif.



Appendice

Un reportage de Dollard Dubé sur les Forges de 1863 à 1883

J'ai étudié sommairement les vingt dernières années des Forges Saint-Maurice parce que je réservais aux lecteurs le plaisir d'une rétrospective très vivante, écrite en 1938,—lors du 2e centenaire des Forges Saint-Maurice,—par mon ami Dollard Dubé.

Il est regrettable que la mort nous ait ravi si tôt le tenace chercheur et le consciencieux historien qu'était Dollard Dubé. Nous conservons aux Archives du Séminaire une documentation patiemment recueillie par ce courageux travailleur. C'est une mine inestimable pour l'histoire de la région.

Dollard Dubé a pratiqué, de façon inégalée chez nous, la consultation des vieillards, ces "archives vivantes" comme les appelle M. Omer Héroux.

On connaît le recueil de légendes indiennes qu'il a publié après un séjour de deux semaines chez les tribus du Haut-Saint-Maurice.

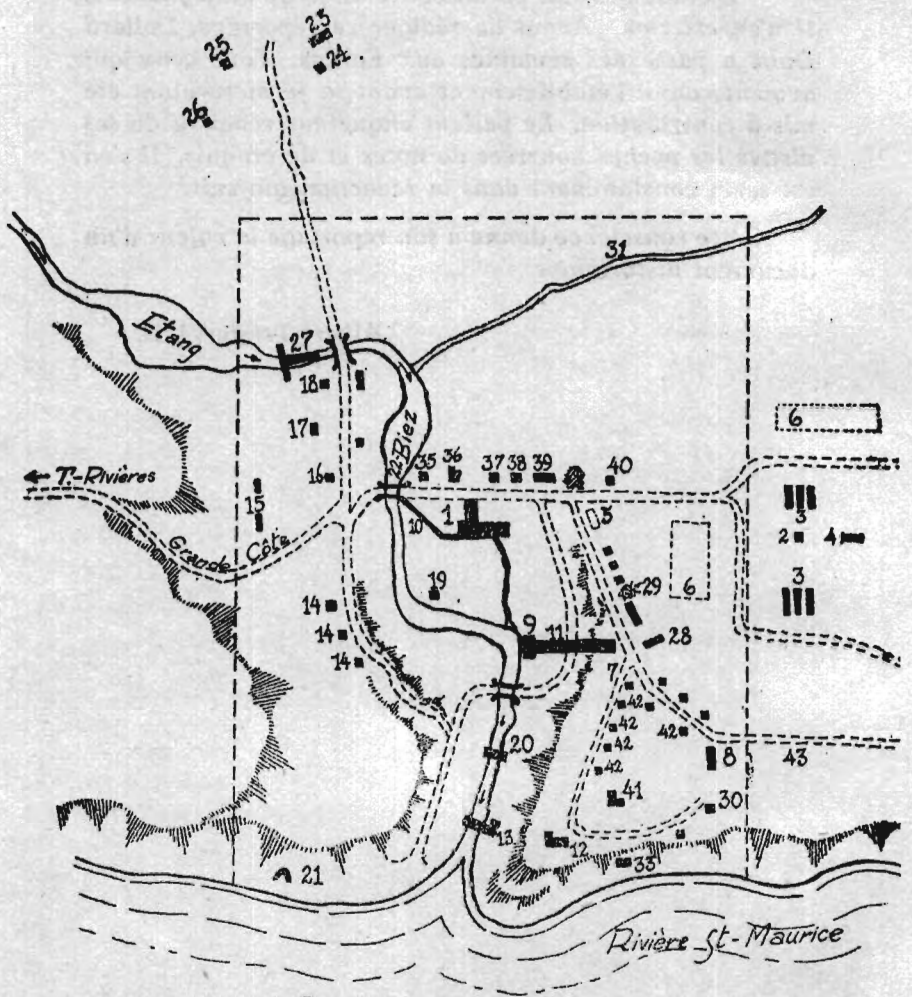
Nous lui devons le sauvetage de plusieurs chansons anciennes qu'il a patiemment arrachées aux vétérans des chantiers.

Il a groupé également une série imposante de notes géographiques et d'études sur les chantiers du Saint-Maurice.

L'étude qui suit paraît écrite au fil de l'imagination. Il n'en est rien. Avant de rédiger ce reportage, Dollard Dubé a passé des semaines aux Forges. Tous ceux qui avaient connu l'établissement avant sa fermeture ont été mis à contribution. Le patient enquêteur revenait de ses visites les poches bourrées de notes et de croquis. Il s'en est servi constamment dans la rédaction qui suit.

Cette conscience donne à son reportage la valeur d'un document historique.

Albert Tessier, P.D.



— Roland Paquin

PLAN DES FORGES SAINT-MAURICE VERS 1880

Ce plan montre l'établissement vu du Saint-Maurice. Si on veut le reconstituer tel qu'il apparaissait aux voyageurs venant des Trois-Rivières, il suffit de tourner la tête "vers Trois-Rivières" la pointe vers soi.

- 1—Haut fourneau bâti en 1737.
- 2-4—"Kiles" (kilns) pour la fabrication du charbon de bois.
- 5—Place où on empilait les gueusets de fonte.
- 6—Réserve de bois pour alimenter les "kiles".
- 7—"Rangée de la cloche".
- 8—Les écuries.
- 9—Le fourneau neuf, bâti vers 1880 près de l'emplacement du "Gros Marteau".
- 10—Chemin d'eau de 200 pieds de longueur, par 4 de largeur et 4 de profondeur, fournissant la force motrice à la roue de 30½ de diamètre qui actionnait les soufflets du fourneau.
- 11—Grands halle en bois attenante au fourneau neuf. Bâtie sur chevalets, elle enjambait le chemin du gros marteau.
- 12—La Grand'Maison, bâtie en 1737 pour le directeur des Forges. Construite en pierre, elle mesurait 80 pieds de longueur, 52 de largeur et 46 de hauteur.
- 13—La forge basse, érigée en 1738.
- 14—"La rangée du meunier".
- 15—Deux grandes halles à charbon.
- 16-19—Maisons d'employés.
- 20—Moulin à farine, dont on voit encore les ruines aujourd'hui.
- 21—La "Fontaine du diable", sur la grève du Saint-Maurice.
- 22—Barrage à empellement pour retenir l'eau du biez.
- 23-26—Maisons et chapelle (23) sur le site du village actuel.
- 27—Lavoir où les leveurs de mine nettoyaient le minéral de ses impuretés.
- 28—Halle à charbon pour alimenter le fourneau neuf.

- 29—Amoncellement de mine sur pleurine.
- 30—Boulangerie.
- 31—Coulée venant alimenter le biez du tiers de son débit.
- 33—Glacière.
- 35—Le gros bélier, masse de fonte de 500 livres servant à broyer la pierre à chaux.
- 36—Habitation.
- 37—Boutique de forge.
- 38—Balance.
- 39—Le magasin bleu, surmonté d'un clocheton.
- 40—Boutique de forgeron.
- 41—Maison habitée par David McDougall.
- 42—Maisons des ouvriers.
- 43—Chemin de la Pointe à la Hache.

LES FORGES SAINT-MAURICE
AU TEMPS DES McDOUGALL

par

Dollard Dubé

Très peu d'historiens jusqu'à date, ont parlé de la dernière période d'exploitation des Forges Saint-Maurice.

Monsieur Gérard Malchelosse, le dévoué collaborateur et continuateur de Sulte, nous a conservé les grandes lignes de l'histoire de cette période, mais sans insister sur les détails. Sulte lui-même, dans sa monographie des Forges, s'arrête pratiquement au milieu du XIXe siècle.

Monsieur l'abbé Napoléon Caron, dans son livre très intéressant : "Deux voyages sur le Saint-Maurice" (1887-1888), effleure à peine le sujet historique de cette époque pour s'attarder plus longuement, en un passionnant chapitre, sur les légendes des Forges.

D'autres, plus proches de nous, ont recueilli de très précieux documents sur les Forges du dernier siècle. Pour n'en nommer que quelques-uns, citons : Monsieur l'abbé Albert Tessier, Messieurs P.-E. Piché, ingénieur, Ernest Denoncourt, architecte, Louis-D. Durand, avocat, Armour Landry, etc.

Pour être juste envers ces messieurs je dois dire que leurs écrits ou leurs documents sur les Forges du dernier siècle, m'ont été d'un très précieux concours. J'y ai puisé, et largement, pour une certaine partie de mon travail. Je leur en rends le mérite en leur offrant ici publiquement l'hommage de ma reconnaissance.

Pour ma part, je n'apporte ici, comme appoint personnel, que le rapport de la tradition orale recueillie des lèvres d'anciens des Forges et la tournure un peu particulière de la forme.

Après avoir ramassé en quelques phrases l'historique de la situation de l'industrie des Forges, en 1863, époque où les messieurs McDougall prirent en mains l'entreprise, j'essaierai de donner aussi brièvement et, à la fois, aussi complètement que possible, la description topographique du milieu, puis après, nous parlerons un peu des personnes qui y vécurent alors.

Le déclin des Forges

Dire comment les Forges Saint-Maurice, qui furent tout dans la région, il y a cent ans, ne sont aujourd'hui que des ruines, c'est faire l'histoire de la dernière période des Forges.

Monsieur l'abbé Tessier a relaté, ci-contre, en des pages lumineuses, toute la gloire des Forges Saint-Maurice en plein épanouissement. J'essaierai de raconter en quelques pages pas trop sombres leur triste destin, en vous donnant quelques raisons du beau et grand désir que nous caressons depuis longtemps : la résurrection de ces chères ruines.

Les Forges Saint-Maurice ne sont plus déjà depuis 55 ans. Je ne m'arrêterai pas à broyer du noir sur les possibilités hypothétiques de leur survie en 1883. Je constate simplement le fait brutal, en cherchant à découvrir quelques causes de cette fin prématurée.

Et surtout je veux faire revivre au moins en imagination,—ce sera toujours un peu ma consolation, si je ne dois pas voir la vraie résurrection des ruines présentes,—je veux faire revivre les Forges en activité dans leurs der-

niers jours, et tirer la grande leçon pratique de fierté française que nous devons à ce cher coin de terre de notre petite et grande patrie.

Situation difficile en 1863

Nous ne pouvons ignorer tout d'abord la période difficile que venaient de traverser les Forges lorsque les messieurs McDougall en firent l'acquisition le 27 avril 1863.

Depuis 1845 en effet la propriété des Forges avait passé par plusieurs mains : Bell et Munro, Stuart, Stuart et Porter, Ferrier, Onésime Héroux (grand-père de M. Omer Héroux, du Devoir et des messieurs Héroux du Nouvelliste), John McDougall, autant de transmutations, sans compter le gouvernement qui s'en était emparé en 1861.

On comprend alors qu'une telle situation compromettrait gravement l'existence de cette grande industrie. C'était un signe avant-coureur de la fin. Au fond d'autres causes plus profondes agissaient déjà et depuis assez longtemps en faveur de l'extinction définitive des fourneaux.

Les dernières années de l'exploitation des Forges par monsieur Bell, avaient été assez agitées. Le monopole des Forges avait excité un peu de jalousie et provoqué une certaine réaction dans le public de la région; il bloquait, disait-on, l'expansion de l'agriculture de ce côté. Plusieurs familles des Forges émigrèrent en Nouvelle-Angleterre; quelques-unes traversèrent aux Forges L'Islet, établies de l'autre côté du Saint-Maurice en 1856 par messieurs Dupuis et Robichon; quelques autres étaient déjà rendues aux Forges Radnor, établies en 1854.

On disait couramment que les Forges n'en avaient pas pour longtemps à vivre, et de fait, elles ne rapportaient plus comme aux beaux jours.

La raison la plus solide, c'est qu'il n'y avait presque plus,—du moins on le croyait,—de minerai dans les alentours.

En fait on allait, au nord, jusqu'à Shawinigan et au sud, jusqu'à Nicolet, pour chercher de la "mine". On comprend dès lors que cela mettait la production à un prix prohibitif.

Tout cela, évidemment, n'était pas de nature à encourager les acheteurs sérieux; d'autant moins qu'une autre grande industrie, beaucoup plus payante, celle-là, venait de s'ouvrir dans la région, l'industrie de l'exploitation forestière. Ceux qui avaient des capitaux préféraient les engager dans la forêt plutôt que dans la mine. C'était tellement plus prometteur !

Les McDougall aux Forges

Pourtant cela ne découragea nullement monsieur John McDougall. Avec l'assistance financière d'un de ses cousins, de Montréal, à ce que rapporte la tradition, il acheta les Forges pour la somme de 1700 louis, le 27 avril 1863. Evidemment, c'était le prix fort et il ne manqua pas de personnes charitables,—comme il arrive souvent en pareilles circonstances,—pour en avertir l'acheteur bénévole.

Mais monsieur McDougall n'était pas homme à s'arrêter aux mots, il se mit résolument à l'oeuvre. Il amena avec lui trois de ses garçons et la besogne commença.

Tout d'abord, il fallait assurer la vie du fourneau en constituant des réserves de "mine". -Bien plus, il fallait ramener la production à son rythme normal et sur une base propre à soutenir la concurrence avec les autres institutions du genre.

En homme hautement réaliste, monsieur McDougall fit faire des sondages multiples et répétés sur tous les terrains du voisinage.

Puisque l'on se plaignait tant de la rareté du minerai, il était pour le moins décent de contrôler cet avancé. Il en fut récompensé : on découvrit dans un rayon relativement peu éloigné, des gisements de "mine" assez considérables pour assurer l'exploitation de l'industrie pendant plusieurs années à venir. Il fit installer ici et là, dans la forêt, des "kiles" (Kilns), ou fourneaux à charbon de bois, fit subir certaines réparations au fourneau; il reconstruisit la "dame" du lavoir, etc.

L'activité reprit dans le vallon et Les Forges retrouvèrent leur animation des meilleurs jours. Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire à travers la petite cité métallurgique, une quinzaine d'années après la réorganisation des McDougall.

L'établissement des Forges en 1880

Vous êtes prêts, ami lecteur ?

Nous sommes en août 1880. Après avoir fait le trajet en voiture, des Trois-Rivières aux Forges, nous débouchons, par un clair matin, au sommet chevelu de la grande côte.

Là, nous nous arrêtons devant le spectacle impressionnant. D'instinct, l'oeil capte la haute cheminée fumante du fourneau avec, comme ramassées tout autour, ses grandes halles en bois défraîchies. Au fond six bâtisses en brique rouges s'alignent longues, basses et symétriquement posées de chaque côté d'une élévation artificielle du terrain.

Un peu à droite, tout un essaim de constructions presque semblables et somnolant à travers le clair feuil-

lage : carrés en bois blanchi de chaux, couvertures en comble recouvertes de bardeau grisâtre, auvents et contrevents de bois uni et noirci. A l'extrême droite, sur une crête adoucie du coteau, une grande maison découpe en force sa masse imposante de pierre. Derrière, à travers des éclaircies du feuillage se meuvent des fragments argentés et ourlés de la nappe impétueuse du Saint-Maurice.

Au bas, tout au bas du coteau où nous sommes, deux grands étangs arrondis, reposent placidement leurs eaux noires avant de les lancer, impétueuses et bruyantes, dans le lit de bois du canal de la grande roue.

Un souffle de vie intense anime ce coin de pays baigné de lumière blonde. Le va et vient continu des hommes et des voitures autour du fourneau, le halètement des soufflets, les chocs sourds du bélier sur la pierre, les heurts métalliques des marteaux sur les enclumes, la course des eaux lumineuses du "chemin d'eau" vers les palettes de la grande roue motrice, toute cette activité font monter vers les hauteurs un bourdonnement confus de ruche en plein travail.

Descendons maintenant au coeur de cette ruche, visitons hommes et choses, et, tout en marchant, je vous expliquerai bien des choses intéressantes sur la vie des Forges.

La Grande Côte

Le chemin sablonneux que nous descendons présentement s'appelle encore, aujourd'hui comme autrefois, la "grande côte". Aujourd'hui elle est longue, grande, bien arquée, mais jadis,—et pendant longtemps,—elle fut étroite et tortueuse.

Ecoutez ici une histoire : un dimanche au soleil levant, plusieurs charretiers de bennes s'en allaient cher-

cher des charges avec leurs voitures à quatre roues et à deux chevaux.

Arrivés au haut de la côte, ici, ils rencontrent quelqu'un qui revenait déjà avec une charge. Cet homme était assis sur le devant de sa voiture, mais il avait son chapeau tellement sur les yeux que personne ne pouvait lui voir le visage. Les charretiers se mirent alors à l'insulter.

"Tu t'es levé bien matin; je crois que tu as passé la nuit en garouage. Qui es-tu? Réponds donc, vilaine bête...

Le charretier noir ne disait mot; mais arrivé dans la côte, au lieu de faire un demi cercle à gauche pour entrer dans le village, il s'avança tout droit, là, à droite, dans le précipice.

Il y a des gens ensuite qui m'ont dit avoir vu pendant longtemps après un grand trou noir sans fond, juste à l'endroit où l'homme noir avait lancé son cheval. C'est pour ça que, pendant ces années-là, les charretiers de bennes ont ouvert d'autres chemins dans le bois, parce qu'ils avaient peur de passer dans la grande côte, le soir à la noirceur. Il paraît qu'une voiture ne passait jamais à la brunante sans que les occupants entendissent des gémissements et des plaintes monter du gouffre. Mais il y a longtemps de ça. Le précipice a été rempli depuis, et aussi, comme vous voyez, tout est disparu maintenant.

Pour revenir aux fameux charretiers du dimanche, ils prirent cette fameuse vision pour un avertissement et depuis ce temps, ils se dépêchent plus le samedi, pour ne pas être obligés de travailler le dimanche.

Mais nous voilà rendus au pied de la côte. Permettez-moi de vous présenter, en passant, le contremaître de l'établissement, monsieur Raphaël Bourassa, un homme capable, vous savez, et un bon garçon à part ça.

On est pressé un peu, monsieur Raphaël, si vous nous permettez on va prendre la journée pour faire le tour, on se reverra ce soir à la coulée là, tout près dans la "halle des gardes".

—Allez, allez, mes amis, vous êtes les bienvenus partout et toujours; c'est ça, nous nous reverrons ce soir.

Avec les charbonniers

—Voulez-vous, mes amis, nous allons passer tout droit jusqu'au "chemin de la petite savane". Je vous montrerai là des charbonniers. Vous allez voir du travail intéressant et fait par de bien braves gens.

—Tiens, bonjour, Titiche, comment ça va? Es-tu tout seul de ton monde dans ce bout-ci ?

—Ah! non monsieur, il y a Théodule, là-bas, là, "le p'tit meilleur" avec le "coq" à Simon, y vont finir leur mulon là, pis y vont v'nir m'aider après à monter l'mien.

—C'est pour faire du charbon de bois, ça, ce que tu appelles un mulon? Dis-nous donc comment ça fonctionne tout ça.

—B'en simple, monsieur. On entasse le bois coupé par bouts de trois pieds, pour avoir un tas rond en forme de mulon de foin. Ensuite on met d'la tourbe dessus pour pas qu'l'air passe et pour que ça brûle b'en tranquillement en d'dans, "à l'étouffée", comme disait un gros monsieur qu'était v'nu nous voir travailler. Vous comprenez qu'il faut surveiller quand l'feu est d'dans; l'air pousse de partout pour faire sortir le feu, mais quand y s'montre la langue, on le bloque . . . avec une bonne poignée d'tourbe et y en est quitte pour se chercher un trou ailleurs.

Sus "l'cordon du curé", là-bas, y sont b'en mieux installés que nous autres, y ont des "kiles" (kilns) tout en

fer avec des bouts d'tuyaux passés d'dans par ci par là. Ils bouchent les trous avec des "juilles" (chevilles) et c'est b'en moins d'ouvrage. Sans compter qu'ça va b'en plus vite.

—Mais en faites-vous beaucoup de bois comme ça, par année ?

—Ah! b'en ça dépend. Des fois on fait 12 ou 13 mille cordes. Mais j'ai vu une année où y s'en est fait 20,000 cordes. Avec une gueule comme celle du fourneau, ça fait pas seulement manger le bois, ça le boit.

—Merci beaucoup, mon cher Titiche, nous passerons la veillée au fourneau, ce soir, si tu veux venir veiller avec nous autres tu seras bienvenu.

—C'est ça, on s'verra, à soir.

Avant de retourner au village, voulez-vous que nous piquions une pointe à gauche, nous allons rencontrer des mineurs. Là aussi, il y a de quoi d'assez intéressant.

Les laveurs de savane

Je dois vous dire que les mineurs des savanes lavent eux-mêmes le minerai avant de l'emporter au fourneau. Ceux des terres sèches l'emportent jusqu'au lavoir que vous avez vu tout à l'heure, au pied de la petite côte qui monte à l'église. Pour quelques instants, je vais vous laisser avec un de mes grands amis, Léon Loranger, pendant que je vais causer un peu avec ses camarades de travail : Joseph Dupont, Sévère Bourassa, le contremaître Joseph Loranger, Alfred Langlois, dit Berdaine, Joseph Héroux, et quelques autres. Vas-y mon vieux Léon, raconte-leur ta manière de travailler la mine."

—Excusez mes mots pis ma toilette, messieurs les visiteurs. J'sus pas ben ben insfruit, moé; mais pour faire d'la mine, j'voux cent fois notre ami qui vient d'partir.

La mine, vous savez, on la prend b'en plus souvent dans les savanes. C'est pas difficile à l'ver. Ça prend rien qu'une pelle, pis une bonne paire de bras au bout. En arrivant, on creuse un bon trou de quatre à cinq pieds de hauteur, par autant de carré! Ça, ça nous fait une sorte de puits pour laver. On s'installe un bon madrier en travers sur le dessus et on sasse la mine en la trempant de temps en temps dans l'eau pour la mettre propre. Ensuite on la jette sur un tas monté sur d'la "pleurine" (tourbe). C'est là qu'les charr'tiers viennent la prendre pour l'emporter au fourneau. Mais ça arrive souvent qu'y sont obligés d'la laver une deuxième fois au lavoir du biai. Ensuite, y vont la peser sur la grande balance du "magasin bleu", p'is la jettent en tas, à côté, après. J'vous dirai qu'y s'charrie b'en plus d'mine pendant l'hiver que pendant l'été, parce que l'été, c'est surtout du bois qu'on voyage."

—A la bonne heure, mon vieux Léon, tu t'acquittes à merveille de ta mission. Ne crains rien, je n'irai pas te faire des leçons sur l'extraction du minerai. Tu me ferais cent fois la barbe sur ce sujet. Aussi je te remercie de tout coeur en mon nom et au nom de nos distingués visiteurs. Et maintenant, mes amis, venez-vous au lavoir ?

Les grands laveurs

Nous voici au lavoir; vous avez remarqué, nous sommes passés ici, tantôt. Tiens arrêtons-nous ici, sur le "pont du lavoir", nous serons juste bien pour voir à l'oeuvre les "grands laveurs".

Je dis "grands laveurs", c'est une manière de parler, pas plus. Regardez-moi celui-là qui s'en vient, par exemple. "Eh! Ti-Louis, viens ici. . .

Tu es un "grand laveur" toi, Ti-Louis ?

—Oui, si on peut dire, par rapport aux autres.

—Comment, par rapport aux autres.

Eh! oui, les "laveurs de savane". Nous aut' on est installé en grand ici, c'pour ça qu'on est des "grands laveurs".

—Oh! la séparation des classes, ça n'est pas une bonne chose, tu sais.

—Mais c'est pas d'ma faute, moi; on nous a toujours appelés comme ça.

—Je le sais bien, c'est juste pour te taquiner. Tiens, tu es libre, explique-nous ça, le lavoir. Mais ne sois pas trop long, on a encore plusieurs visites à faire.

—B'en, v'là. Le lavoir, vous savez, c'est pas d'aujourd'hui qu'ça existe. Ça date des premiers temps des Français. Dans c'temps-là y en avait deux, côte à côte, et séparés par un pontage en bois. Y avaient à peu près les mêmes dimensions qu'aujourd'hui : vingt pieds d'long par quatre pieds d'haut p'is autant d'large.

Sus toute la longueur, comme aujourd'hui, y étaient foncés avec une bonne grille de fonte. Dessous, y avait deux rigoles qui m'naient l'eau et les crasses dans l'bié d'l'aut' bord du pont. Le reste ça marchait comme aujourd'hui.

Quand les charr'tiers arrivent avec d'la mine, y montent décharger leu voitures dans la dalle du lavoir. Quand y a assez d'mine on ouvre les pelles de l'étang juste au bout du lavoir et l'eau passe partout et lave la mine. Mais y faut y aider par exemple. Les lingards que vous voyez là accotés sus l'lavoir b'en c'est pour ça. On brasse la mine avec, pendant que l'eau passe; ça fait tomber tout l'sable qu'est après et quand on ferme ensuite la pelle, on a d'la belle mine grise.

Mais là, la "dame" commence à s'briser un peu; ça s'dit qu'les McDoune l'arrang'ront pas et qu'y vont s'contenter du lavage des savanes. Si c'était l'cas, ça s'rait b'en d'valeur, p'is y perdraient grôs . . . parce qu'un lavage de savane, vous savez, c'est toujours un p'tit lavage.

Nous continuons, mes amis ?

Tournons à gauche, en passant sur le "pont de l'empelement", saluons les gardes du fourneau, Maurice Boisvert, le beau-frère d'Edouard Tassé, et Ti-Louis Lajunesse, et dirigeons-nous vers la grand'maison, en passant par la "Rangée de la Cloche".

La Grand'Maison

C'est ici la demeure du prince de la place. Somp tueuse, oui, beaucoup plus somptueuse que son entourage immédiat, mais sans aucune arrogance. Dans le vert sombre des bosquets qui l'encadrent, elle ressemble à une grande dame,—une de ces vieilles nobles qui la visitèrent, jadis, sans doute, mais dont les apparats et toute la tenue n'ont rien de choquant.

Nous disons bien la "grande maison". De fait, comme vous voyez, elle n'a pas usurpé ce nom.

Vous me demandez peut-être pourquoi une aussi grande demeure en un si petit hameau. La réponse est toute simple.

D'abord, c'est la maison du "bourgeois", et celui-ci vaut bien l'honneur d'une grande maison, puis, le bourgeois reçoit des visiteurs, de grands visiteurs, parfois. Voyez-vous, il est loin de la ville; il lui arrive souvent de garder ses gens à coucher. Alors, il faut les loger, et convenablement. Je n'insiste donc pas, vous comprenez.

Mais entrons et, si cela vous intéresse quelque peu, je vais vous faire le détail des lieux.

Cette maison, comme on vous l'a sans doute appris, a été construite en 1737. Ce n'est pas d'hier, comme vous le voyez. Mais elle n'en porte pas plus mal ses 140 ans d'existence. Il faut vous dire que si elle a subi un peu l'affront de l'âge, elle est encore assez solide pour porter 140 autres années.

Eh! oui, dame, regardez-moi ces murs de trois pieds d'épaisseur, et encore droits et solides comme au premier jour.

Je ne vous conterai pas l'histoire de la "grand'maison". Je me bornerai au temps des débuts de l'exploitation du fourneau par les messieurs McDougall.

Quand monsieur John, le père, acheta les Forges, en 1863, un incendie assez considérable venait d'endommager la "Grand'Maison". Monsieur Robert, fils de John, au lieu de faire faire immédiatement les réparations, se construisit non loin, à l'angle nord-ouest, juste à côté du terrain où avait été bâtie la première chapelle en bois, en 1738. Tiens, voyez, là, à gauche, de l'autre côté du chemin qui conduit à la "Pointe à la Hache". Quant à la "Grand'Maison", elle fut réduite au sort mercenaire d'entrepôt à marchandises, de magasin et de bureau.

Au centre, à droite en entrant, c'était le bureau; à gauche, les comptoirs du magasin. Au fond, était le grand escalier conduisant au premier étage. Le haut servait d'entrepôt. Le derrière de la "Grand'Maison" était occupé par le gardien, avec sa famille.

Mais cela a bien changé, et heureusement, depuis que monsieur Robert McDougall a fait tout réparer, il y a quelques années. C'est lui qui habite la "Grand'Maison", maintenant. Il n'a pas ménagé ses sous, et ça en valait bien la peine, comme vous le voyez. Il lui a tout conservé de son cachet d'ancienneté : les vieilles divisions, le vieux

toit normand, les antiques boiseries françaises . . . enfin, tout.

Si vous remarquez bien, toutes les divisions intérieures sont en pierre, même celles des garde-robes. La maison est divisée en deux, d'un bout à l'autre. Tous les appartements du rez-de-chaussée ont de larges foyers, ornements de grillages en fonte ouvree, ici même, aux Forges. Ne le dites pas haut, mais j'ai longtemps entendu dire qu'il y avait des portes secrètes en plusieurs appartements. La salle à dîner est spacieuse et toute d'une pièce, de même que le salon qui est voisin et encore plus vaste. L'allonge qui donne sur la grande salle comprend quatre divisions. Trois servent, présentement, pour le service de la cuisine. Dans la cuisine, on a installé, il y a quelques mois, un bel aqueduc en bois. Il paraît que c'est bien commode, du moins à ce que dit la vieille Louise, la servante.

Tout le haut comprend une grande salle et une suite de chambres. On rapporte qu'il y a déjà eu une chapelle en haut, pendant quelques années. C'est-ici que se retire Monseigneur Laflèche, quand il vient faire sa visite pastorale.

Mais il me tarde de vous conduire à la cave. Ouvrons l'une des nombreuses trappes, celle de la cuisine, par exemple.

Voyez ce grand corridor qui sépare la cave en son centre. Il aboutit aux extrémités de la maison, à deux larges sorties le coupant diamétralement. Nous sortirons tantôt par l'un de ces débouchés, qui donnent sur la façade extérieure. En attendant, vous pouvez considérer tout à votre aise ces nombreuses divisions de chaque côté du grand corridor. Ici, ce sont les carrés à patates, là, les carrés aux légumes, là encore, le coin des conserves, le carré à bois, etc. Ne cherchez pas de chassis, en avant,

la cave est assez spacieuse et la lumière entre assez en grand par les doubles-portes des sorties, que c'était inutile de ce côté. On a mis quelques soupiraux, du côté est, pour ventiler mieux pendant la belle saison.

Et puis, regardez-moi cette hauteur de plafond; ce n'est pas ici que le grand Monferrand plaquerait ses clous de bottes sur les poutres. Neuf pieds : il y a de quoi, dame, manoeuvrer sans gêne une "time" et son conducteur dessus.

Mais j'en vois un qui regarde la série de maisons, à gauche. Vous voulez savoir, sans doute, pourquoi et comment ces gens sont allés se percher là.

Ma foi, je n'en sais rien de plus que vous. Peut-être, est-ce le désir d'être un peu plus tranquilles, en étant un peu plus éloignés des autres; peut-être est-ce le goût du grand air? . . . à moins que ce ne soit pour accompagner le meunier qui y possède la première maison.

Le meunier des Forges

Vous savez, le meunier des Forges, c'est un peu plus que les autres. N'est-ce pas lui, après tout, qui travaille le blé dont tous s'alimentent ici? Il est un peu seigneur, à sa manière. Alors, il mérite bien qu'on lui marque quelques égards. C'est sans doute pour ça qu'il occupe un si beau promontoire. En tout cas, c'est sûrement en son honneur que cette série de constructions qui voisinent la sienne porte le beau nom collectif de "la Rangée du Meunier".

Je vous ferais bien monter par ce petit sentier abrupt, que vous voyez là, derrière la Fontaine du Diable, pour vous conduire à la "Rangée du Meunier", mais je préfère, avec votre permission, remonter par le "Chemin de la Coulée".

C'est un peu le coeur des Forges, avec le fourneau. Eh! puis, il y a tellement de choses à voir, là, et, surtout, tellement à conter !

Mais n'ayez crainte, je ne vous raconterai pas tout. Vous n'en pourriez dormir de la nuit, ni moi non plus. Je me contenterai d'effleurer un peu. Si cela vous intéresse, nous en reparlerons, plus tard.

Le chemin de la coulée

Je vous dirai tout d'abord que, par ce petit chemin, passe, depuis les débuts de l'exploitation des Forges par les Français, tout le fer sorti des Forges. Vous vous imaginez la masse que cela représenterait, toute accumulée en un seul endroit.

Comme aujourd'hui, on faisait alors le gros du transport par la rivière. Là, il y en aurait des choses à dire! Des chaloupes coulées à fond avec leurs rameurs; des batailles avec les gens des radeaux; des sacreurs qui, une nuit, furent emportés tout droit en enfer, avec toute leur charge, pour avoir trop mal parlé; du diable qui avait gagé, sur l'âme d'un rameur, de conduire seul la remorque de son canot d'écorce rouge, toute une charge de neuf mille livres . . . et je n'en finirais pas, si je voulais citer et conter. Mais remontons, j'ai beaucoup d'autres choses à vous montrer et à vous raconter.

Voyez-vous cette cheminée massive, qui s'élève tout près, adossée à une grande halle? Elle n'est pas d'hier, si la halle est assez neuve encore.

La manufacture de haches

C'était, autrefois, dans les débuts, la forge basse. Voilà quelques années, les messieurs McDougall y construisirent une manufacture de haches. On y travaille encore. Venez,

je vais vous présenter de bons amis : Hercule Bourassa, M. Archambeault, Guimont, William Sawyer, Washburn, Gauthier, Gravel, Jean Bouchard, Cusson.

Beaucoup de ces gens viennent du Haut-Canada, où existe une industrie semblable. C'est vous dire qu'ils connaissent leur affaire. On fait, ici, des haches pesant de deux livres et demie à dix livres. La première année, on fabriquait les haches, au petit marteau de forge.

Si vous avez besoin d'une bonne hache, là, c'est le temps. Sans vouloir faire de réclame pour le patron,—il ne m'entend pas,—vous pourrez faire votre choix pour \$0.80 à \$1.50. Mais vous vous ferez un manche vous-même, car ici, on n'en pose pas.

Le moulin à farine, l'histoire des boulets

Nous voici rendus au moulin à farine. Nous avons un meunier, il siérait mal de ne pas avoir de moulin à farine. Je ne vous ferai pas l'histoire de ce moulin, elle est beaucoup moins ancienne que celle des forges mêmes; mais je vais vous dire qu'on y a découvert, il y a quelques années, une cachette de 50 boulets de canon. Une bonne toise de pierre bouchait l'ouverture de cette cachette. On rapporte que cette cachette datait du temps des Français. Vers 1759, se voyant sur le point de passer aux Anglais, les ouvriers des Forges ne voulurent pas que ce restant de munitions pût un jour servir contre eux-mêmes ou leurs enfants. Et c'est pourquoi ils entreprirent de cacher "éternellement" ces boulets.

C'est un peu comme la légende des drapeaux de Lévis, brûlés plutôt que d'être rendus, mais beaucoup plus certain en tout cas que cette légende des drapeaux puisqu'on en a ici une preuve certaine.

Mais par un caprice bien facilement explicable de la grande histoire,—elle n'a pas que celui-là,—on a chanté la gloire hypothétique des drapeaux brûlés, et laissé dans l'ombre même le simple rappel de l'acte héroïque des gens des Forges de 1759.

Mais passons. Nous ne faisons pas ici le procès de l'histoire.

Dans les premières années des messieurs McDougall, cette bâtisse servait plutôt à l'affinage des pièces ouvrées au fourneau, plats, canards, chaudrons, etc.

On entrainait les objets à l'étage inférieur, c'est là que se faisait le travail premier sur les grosses meules. Au second étage et au troisième se pratiquait le polissage définitif.

Le fourneau neuf

Maintenant, au lieu de suivre le petit sentier qui longe la coulée, traversons ici, sur le petit pont, au bout du canal du moulin à farine, nous passerons sous la passerelle du fourneau neuf pour remonter ensuite par le chemin d'en bas.

Ce fourneau vient d'être établi. Contrairement au vieux fourneau il fonctionne par la vapeur. C'est une expérience que les messieurs McDougall ont voulu faire concurremment avec le vieux fourneau pour voir lequel des deux modes est réellement plus économique et pratique.

Ce sont deux Trifluviens qui en assurent actuellement le fonctionnement, un monsieur Paillé et un monsieur Veillet. C'est pour faciliter le changement du fourneau qu'on a construit la grande halle couverte que vous voyez en haut. On l'appelle communément ici "la halle des chevaux". Elle ouvre sur le coteau juste en face de la "Ran-

gée de la Cloche”—corps de logis très ancien servant d'habitations à plusieurs familles et au fronton duquel tinte de temps immémorial la cloche d'appel au travail. C'est également dans la halle qu'on pèse le minerai, le charbon de bois et la pierre. D'ailleurs au bruit qui en sourd vous avez tôt deviné quel genre de travail on y fait.

Le gros marteau

L'on me demande à quoi sert cette vieille halle abandonnée. Je vais vous surprendre, c'est ici l'endroit du “gros marteau”.

Ah! ce gros marteau des Forges, à lui tout seul il pourrait vous en conter plus que tout le reste des Forges.

De ce qu'il en a battu du fer et de la fonte! De ce qu'il en a rabattu d'oreilles! De ce qu'il en a étouffé des voix! Et surtout de ce qu'il en a vu et entendu des choses étranges!

•

Je vous conduirais bien aux “Kiles”, là-haut, au bout du chemin de l'empellement, mais nous nous attarderions trop. D'ailleurs, il se fait tard et vous devez avoir faim. Allons prendre un bon repas chez un de mes amis, le père Jean Bouchard au bout de la Rangée de la Cloche.

•

Ah! nous avons bien mangé, père Jean, et nous vous en remercions beaucoup. On ne peut vraiment avoir mieux en ville. Si nous fumions une pipée, père, ça ne vous déplairait pas?

—Ah! non. Envoyez fort, à votre goût. Tiens, passez au salon là, vous serez plus à votre aise.

—Ouf! que ça fait du bien se reposer après une journée si bien remplie. Ma foi, je crois que l'air des Forges m'irait à merveille. Et vous autres, qu'en dites-vous ?

Le magasin bleu

Quelqu'un me soufflait à l'oreille, tout à l'heure : "Qu'est-ce que c'est que ça, donc, cette maison bleue, là-bas, au bout du chemin, et presque face au fourneau?"

Ça, mon ami, c'est le "magasin bleu". Ça vous étonne, n'est-ce pas? Il n'y a là, pourtant rien d'étonnant. Eh! quoi, ne pourrait-il y avoir un magasin, ici comme ailleurs ?

Ah! je vous entends, ce n'est pas le fait qu'il y ait un magasin aux Forges qui vous étonne, mais le fait qu'il n'y en ait qu'un.

Bah! ce n'est pas un si grand scandale, après tout; puisque deux ne pourraient pas y vivre.

Vous vous récriez? Tiens, regardez-en la preuve, là-bas. C'est le magasin du père Mailloux. Il n'a pas pour \$15.00 de marchandises dans tout son magasin, et encore, la moitié de son stock se compose de pipes de plâtre et de paquets d'allumettes.

Je vous dis que deux magasins ne peuvent pas vivre ici. D'abord, presque tout le monde vit du fourneau, et, partant, n'a pas grand intérêt à s'en séparer, même pour acheter les choses de la maison.

D'un autre côté, il en a toujours été ainsi, aux Forges, et personne, que je sache, n'a eu à s'en plaindre. D'autant moins, qu'au magasin des Forges, on vend très bon marché. Je vous dirai même que sur bien des achats le prix est plus avantageux, ici, qu'aux Trois-Rivières.

Je ne sais pas où était situé le magasin, au temps de monsieur Bell, mais, en 1863, quand les messieurs McDougall prirent l'entreprise en mains, ils établirent leur magasin, avec le bureau, dans la "grand'maison". C'est rien que depuis quelques années que le magasin a été transporté ici, près du fourneau.

Dans les premiers temps, c'est monsieur David McDougall qui était comptable au bureau et commis au magasin. Puis, plus tard, il fut remplacé par un monsieur Jules Biron. Maintenant, les affaires ont prospéré, on a laissé le bureau avec le magasin, mais le comptable est un bon vieux garçon, George Hamilton, et le commis, un autre bon vieux garçon, Alphonse Boisvert, qui se fait aider de sa soeur, la vieille Marie. Si vous pensez, vous autres, qu'on a toujours besoin d'être marié, pour faire bon ménage. . . .

Mais je reviens aux messieurs McDougall. C'est du bon monde, vous savez, ces messieurs-là. Ils n'ont jamais égorgé personne.

Pour plus de facilité, ils paient les gens de la place avec des bons échangeables au magasin, mais ceux qui aiment mieux avoir de l'argent à la place des bons, en ont autant qu'ils en gagnent.

Ce nom de magasin bleu vient simplement du fait qu'il est peint en bleu. Cela lui donne une certaine personnalité distincte, dans la place, et ça ne le dépère pas trop, même avec son allure de chapelle, qui lui vient de son petit clocher, pour la cloche d'appel au travail, qu'on a transportée ici, il y a quelques années.

Mais il se fait déjà tard, et nous avons fait à peu près le tour de la place. Entrons au fourneau si vous le voulez bien.

La halle des gardes

Mais entrons, cette fois, dans la halle des gardes.

Tout en bois, sur fondations de pierre, elle est large, haute, et adossée à la "bune" (massif de pierre en maçonnerie au centre duquel est le fourneau). La toiture poussiéreuse et grise monte en comble, consolidée par des entrants parallèles. Les longs pans non lambrissés et noircis, sont percés de nombreuses fenêtres donnant du jour à profusion.

Tout au fond, dans un enfoncement assez prononcé de la bune, regardez cette voûte, bien arquée, en pierre. C'est là le point central, en quelque sorte, de toute l'activité des Forges.

En effet, au mur sombre du fond s'ouvre, toute rouge et ardente, l'ouverture de "l'ouvrage" donnant sur une "dame" en fonte, à plan incliné et bordé. Cette "dame" aboutit en bas à une longue "dalle" également en fonte et sur laquelle vous voyez refroidir des amas de crasse.

Juste au centre à environ six pouces du sol, est le trou de la coulée, actuellement bouché de glaise et donnant sur un long moule à gueusets.

A peine sorti de l'enfoncement ce moule central se ramifie en petits embranchements latéraux uniformes.

A droite, tout près du trou de coulée, le "gentilhomme" solide bloc de fonte, s'appuyant au mur de la bune pour le renforcer pendant la coulée. Puis, un peu en retrait, quelques instruments de travail refroidissant dans un "bac" où l'eau circule continuellement.

Puis, le long des murs intérieurs de la voûte, quelques outils épars : des tranches, des masses, des lingards, des écremoirs, des pelles, des crochets de fer, des haches, etc.

Avançons un peu sous l'arcade et regardons travailler le garde Louis Lajeunesse.

Tantôt celui-ci écrème la fonte du fourneau par le "trou de l'ouvrage", tantôt il sonde la hauteur de la charge déjà fondue, tantôt il nettoie la dame en fonte où s'écoule presque continuellement de la crasse en fusion, il jette un peu de "frasin" sur cette "crasse" pour en hâter le refroidissement puis il pique au crochet ces masses de "crasse" et les tire jusqu'au bout de la "dalle", puis surveille le fonctionnement des "tuyères".

"Ça, ça marche ben, dit-il, tant que l'gâbe s'en mêle pas."

La brosse au père Maurice

"Vous rappelez-vous m'sieur Raphael, dit-il, au contremaître qui nous accompagne, vous rappelez-vous d'la saouïlade en règle du père Maurice Boisvert, il y a 5 ou 6 ans?"

—Ah! oui, Monsieur Robert m'avait fait demander chez-lui un soir du mois de décembre. "Ecoutez, m'avait-il dit. Il fait froid dans ce temps-ci, les gardes travaillent dur et souvent les portes ouvertes, ils peuvent prendre du mal, je veux bien qu'ils soient traités comme il faut. C'est un ouvrage dur et j'ai pensé qu'ils pourraient peut-être se réchauffer un peu au besoin avec un petit peu de "fort". Vous pourrez aller en chercher au magasin bleu. Boisvert va vous en donner.

Seulement il ne faudra pas qu'il y ait d'abus. Dites bien aux gardes qu'il ne faut pas qu'ils se dérangent sur l'ouvrage avec ça. Autrement..."

"Vous comprenez, le père Maurice qui ne haïssait pas ça, et son camarade, Ti-Louis Lajeunesse, qui ne crachait pas dessus, m'en ont fait des cérémonies, le soir, quand

j'suis entré avec ma chaudière sous l'bras. Moi, comme de raison, j'pouvais pas faire mieux que les mettre sus leu' gardes en leu' répétant les avertissements de m'sieur Robert.

Pour quèques jours, ça bien été. Mais la nouvelle n'a pas tardé à se répandre, si bien que quatre jours après l'arrivée de la chaudière, il n'en restait plus goutte.

Les gardes avaient eu de fréquentes visites de la part des charretiers, des chargeurs, des casseurs de castille, et même des hommes des "kiles".

A la demande des gardes, je retournai au magasin en chercher un autre chaudière, tout en leur faisant un peu la leçon. Ils me promirent bien de la cacher à l'avenir, et ils tinrent parole sur ce point, mais eux n'en buvaient que plus.

Un beau soir, avant la coulée, les voilà que se mettent à fêter tant et si bien qu'au bout d'une heure, ils étaient tous ivres-morts, excepté le père Michel Héroux. Là ce n'était pas rose, mes amis. Le père Michel était tout fin seul pour avoir soin du fourneau. Jamais un homme n'avait été capable de faire cet ouvrage-là tout seul. Pourtant le père Michel ne s'énerva pas, il ôta sa chemise, et se mit à l'oeuvre.

J'vous dis que cet homme-là a travaillé pour empêcher le fourneau de bloquer.

Aussi le lendemain matin, quand M. Robert apprit la chose, il n'était pas des plus de bonne humeur, avec les gardes, et ceux là eurent un beau corbeau à plumer avec lui. Mais il dit au père Michel :

"Toi, Michel, tu m'as sauvé mille piastres cette nuit, je m'en souviendrai toujours."

Et il s'en est souvenu aussi, parce que, depuis ce temps-là, le père Michel a toujours été porté sur la main ici."

La Coulée

Savez-vous qu'avec toutes ces histoires-là le temps passe vite et que nous sommes rendus à l'heure de la coulée.

Tiens, regardez comme la halle est noire déjà et semble toute basse et étroite. Seule la voûte, dans l'enfoncement de la bûne est baignée de lumière rouge. Le feu de l'ouverture flambe, dirait-on, dans les fenêtres. Ici, les ombres agrandies des gardes rampent en s'allongeant sur le sol, là, on croirait que les entrants restent figés, comme cassés, au comble de la couverture.

Voici le commencement. Le garde prend la tranche adossée au mur intérieur de la voute et l'applique au bouchon de glaise à l'ouverture du trou de coulée. Le "faïseux de bed" frappe avec une masse pour défoncer le bouchon.

Oh! regardez ce beau jet de fonte rose, ardent, qui se fraie un chemin de lumière dans les cavités des moules. Toute la halle resplendit d'une immense lueur rouge, éblouissante; mais éloignons-nous un peu, la chaleur est trop forte.

Là, c'est mieux... voyez comme la surface se fige, se durcit... elle est déjà blanche, puis rouge brun, puis grise...

Mais, sortons, nous serons mieux, d'ailleurs, le gros de la coulée est déjà terminé. Il ne reste au garde qu'à séparer les gueusets et à les arroser pour en hâter le refroidissement.

Au surplus, il approche minuit et je crois que notre voiture nous attend au bout du pont de l'empellement.

Alors, vous venez?

Cher lecteur, la visite que nous venons de faire du poste des Forges est déjà assez longue, je ne voudrais pas abuser plus longtemps de votre patience. Je vous donnerai rapidement quelques renseignements supplémentaires sur les messieurs McDougall et leur industrie.

Au temps de l'exploitation des Forges par cette famille, le père, monsieur John McDougall, tenait un magasin général, rue des Forges, à peu près à l'endroit où se trouve actuellement le magasin de ferronnerie de monsieur Norman Labelle.

Production qui varie

La production des fourneaux fut variable. Je lis, dans le Journal des Trois-Rivières à la date du 15 juin 1865, qu'elle était de 90 tonneaux par semaine. En général elle semble avoir été de quelques millions de livres par année. Ce qui est encore une quantité très respectable. Le fourneau, encore d'après une autre information du Journal des Trois-Rivières, 13 juin 1870, occupait en moyenne une couple de cents hommes, dont une cinquantaine à la fonderie. La même information chiffre la production quotidienne à environ quatre tonneaux. La mine, prise dans les environs, rapportait de 25% à 40%.

Sans y faire fortune, les messieurs McDougall tirèrent sûrement de beaux profits de l'exploitation des Forges.

Il s'occupèrent aussi activement des Forges L'Islet pendant quelques années.

En 1883, après la fermeture définitive des Forges St-Maurice, John (junior) McDougall alla demeurer à Montréal où il fonda la compagnie John McDougall Caledonian

Iron Works. Un peu plus tard, en compagnie de son beau-frère, Robert Cowans, il organisa la compagnie John McDougall et Co.

C'est cette compagnie qui, après avoir acheté (1883) la compagnie St-Francis Iron, transporta les fourneaux de cet établissement de St-Pie de Guire à Drummondville (1889).

Ces hauts fourneaux fonctionnèrent jusqu'en 1895, sous la direction de monsieur John McDougall, junior.

Cette année-là ils passèrent à la compagnie "The Montreal Pipe Foundry Company", laquelle compagnie les vendit en 1906 à "The Canada Iron Furnace Company".

De nouveau, en 1908, ils deviennent la propriété de la Canada Iron Corporation pour finalement se fusionner dans les mains de la "Canada Iron Foundries Limited" en 1913.

Après la fermeture des Forges

Aux Trois-Rivières, après la fermeture des Forges St-Maurice, les messieurs McDougall eurent une manufacture près du fleuve. Ils y fabriquèrent entre autres des roues de chars, mais le feu rasa tout et la compagnie, vraisemblablement, ne se donna pas le trouble de reconstruire. D'ailleurs quelques années plus tard, la Canada Iron Foundry, la même qui avait acheté définitivement les Forges de Drummondville et plusieurs autres, vint s'établir aux Trois-Rivières, où elle est aujourd'hui une de nos premières industries.

D'aucuns croiront peut-être, après avoir vu le village des Forges en ces dernières années, que tout ce qui précède est pure fiction ou imagination. Qu'ils se détrompent.

Je m'étais proposé surtout de vous dépeindre à grands traits le poste des Forges dans la période de leur déclin,

puis de reconstituer en quelque sorte la véritable atmosphère de cette époque.

Il est vrai qu'alors le poste des Forges ne présentait plus intégralement son particularisme du milieu du XIXe siècle, mais tel quel il possédait encore assez de caractéristiques spéciales pour attirer les regards de la province.

Et c'est ce qui explique les nombreuses visites, — et de hauts dignitaires souvent, — dont il fut honoré jusqu'à la fin.

Une affirmation gratuite

On a dit souvent dans le passé que les Forges avaient entravé le progrès de la ville des Trois-Rivières. Je crois vraiment que c'est une affirmation gratuite.

Il est vrai que le monopole des Forges a quelque peu retardé le mouvement colonisateur vers le nord, mais là encore, nous ne pouvons en accuser les Forges.

Si ce monopole était puissant, nous ne devons pas oublier que son champ était tout de même relativement restreint. Car à peine si deux ou trois paroisses de toute la région eurent à souffrir réellement, dans leur expansion, de l'emprise de ce monopole. Non, le retard du mouvement colonisateur dans la région tient à des causes beaucoup plus profondes. Et je crois même que le facteur psychologique y entre pour une bonne part.

Nous pouvons dire de même pour l'extension et le progrès de notre ville. Ce serait vraiment trop sommaire de tout mettre nos erreurs au compte du monopole des Forges. Nous aurons probablement plus tard l'occasion d'éclaircir ce point.

Constatons aujourd'hui à regret la disparition des Forges. Même en admettant qu'elles étaient, par nécessité,

dans l'obligation matérielle de cesser toute activité, confessons l'erreur commise par la démolition volontaire, — non pas même le laisser aller, — de cette relique historique, la plus précieuse de toute l'Amérique.

Toujours à regret, mais sans fausse humeur, constatons tout ce que nous en avons perdu d'avantages de toute sorte. Cette relique historique aurait pu être encore une mine pour la région, non pas une mine de fer, mais d'argent, dont nous pourrions tirer aujourd'hui, des milliers et des milliers de dollars.

Puis, en gens pratiques, réellement pratiques, demandons-nous si l'erreur passée est rachetable.

Vous connaissez la gloire passée des Forges, vous connaissez aussi dans quel état de délabrement gisent aujourd'hui leurs ruines, pouvons-nous quand même reconstituer le poste d'autrefois?

Sans hésiter, je réponds: "Oui, nous le pouvons."

Mais il faut la coopération de tous les intéressés, il faut la sympathie du public, il faut l'aide de tous ceux qui sont en mesure d'aider.

L'une des industries les plus payantes de la province, c'est le tourisme. Le poste des Forges est admirablement situé au coeur de la province, pour profiter de ces avantages. Les Américains sont passionnés pour les reliques. Il en reste encore suffisamment des Forges d'autrefois pour les intéresser et les attirer.

Les Forges méritent de survivre

Je termine avec une note de confiance en l'avenir.

Les Forges ont écrit dans la petite et grande histoire du Canada l'une des pages les plus glorieuses, bien que peu éclatante. Elles méritent plus que des ruines, plus

même que des monuments commémoratifs; elles méritent de survivre, et elles survivront, j'en ai l'intime conviction.

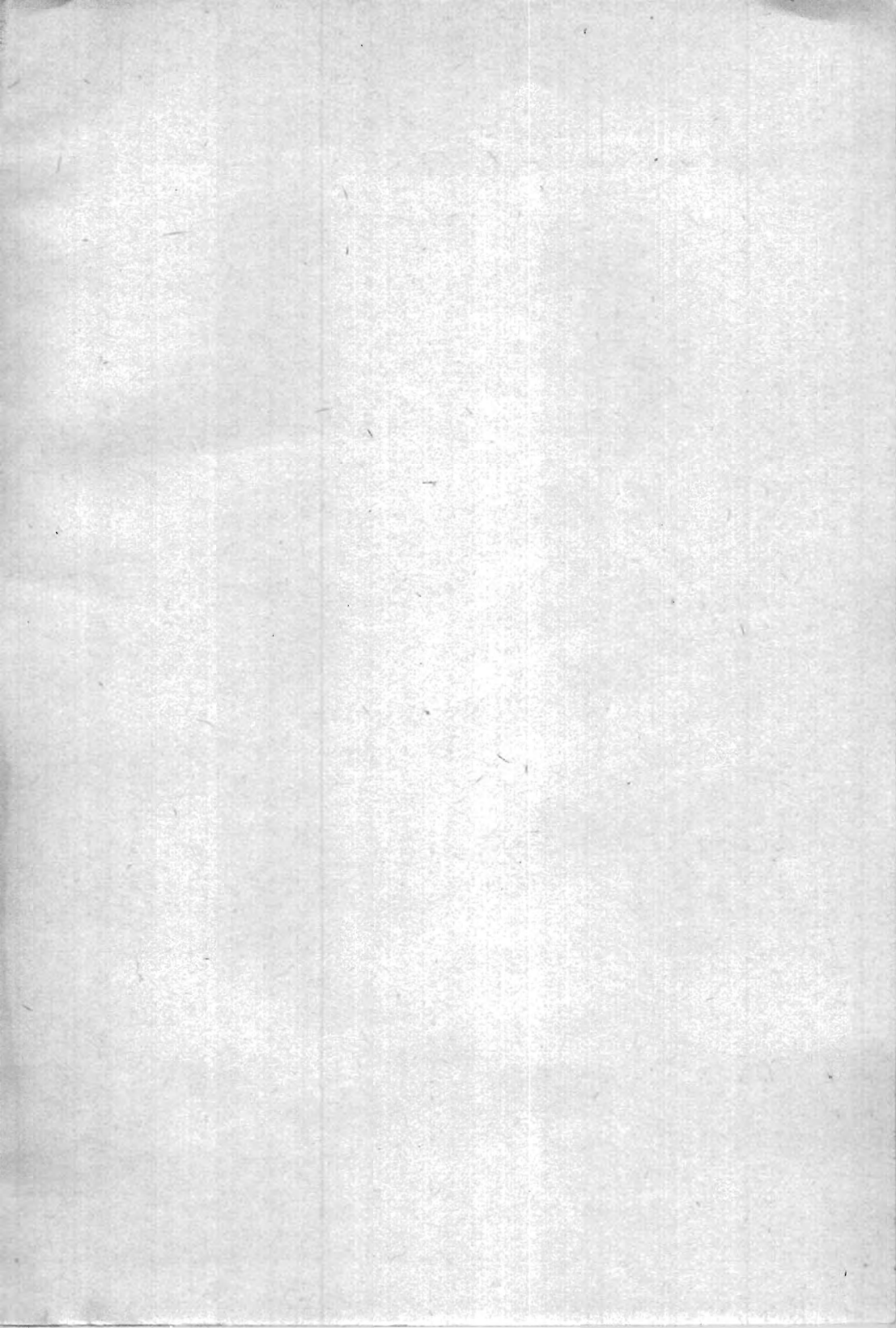
Cette conviction viendra aussi à la population et aux hommes publics comme aux corps publics, le jour où ils connaîtront mieux les Forges. De la connaissance jaillira l'admiration, puis l'amour, et, de l'amour, la décision pratique de la résurrection.

C'est mon espoir et c'est pour vous le faire partager que je me suis étendu si longuement sur un sujet si cher.

DOLLARD DUBE,

de la Société d'Histoire Régionale.

(1938)



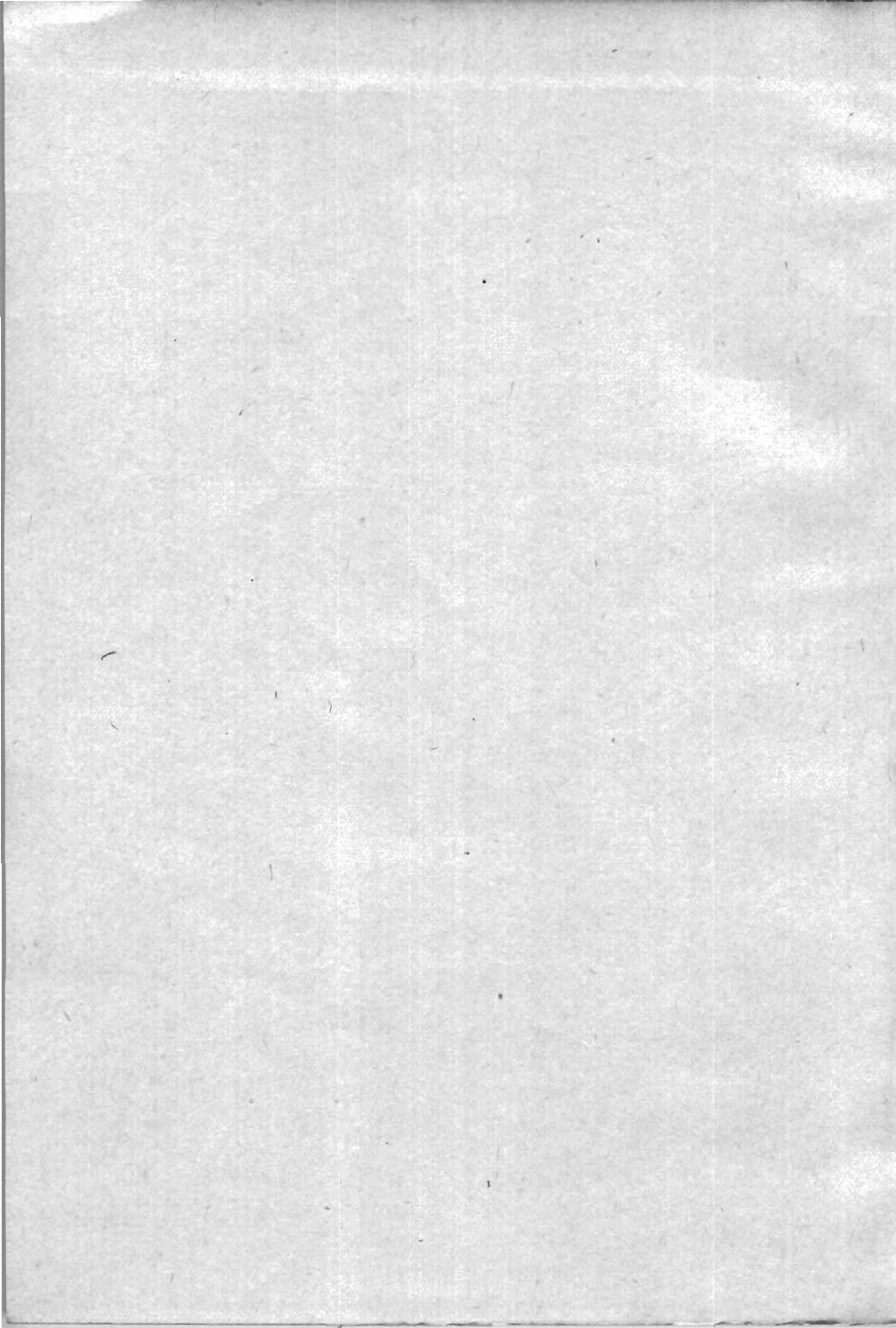


Table des matières

Table des matières

Table des matières

Préface	7
---------------	---

I—De Cartier à Poulin de Francheville

Les facteurs économiques	9
La chasse aux minéraux	13
Du fer en Acadie	15
L'inventaire de Pierre Boucher	15
L'Intendant Talon	18
Talon et les mines	20
Frontenac plaide	29
Frontenac et les mines trifluviennes	30
Denonville et De Meulles	33
Un expert en métallurgie : Hameau (1687).....	34
Les appels continuent en vain	37
Un habitant du Canada à la rescousse	39

II—Pénibles débuts (1729-41)

Le Canada vers 1700	41
Poulin de Francheville entre en scène (1729)	43
Louis XV accorde le privilège (1730)	45
Francheville forme une compagnie (1733).....	47
Mort de Francheville (1733)	48
Un expert : Olivier de Vezin (1735)	49

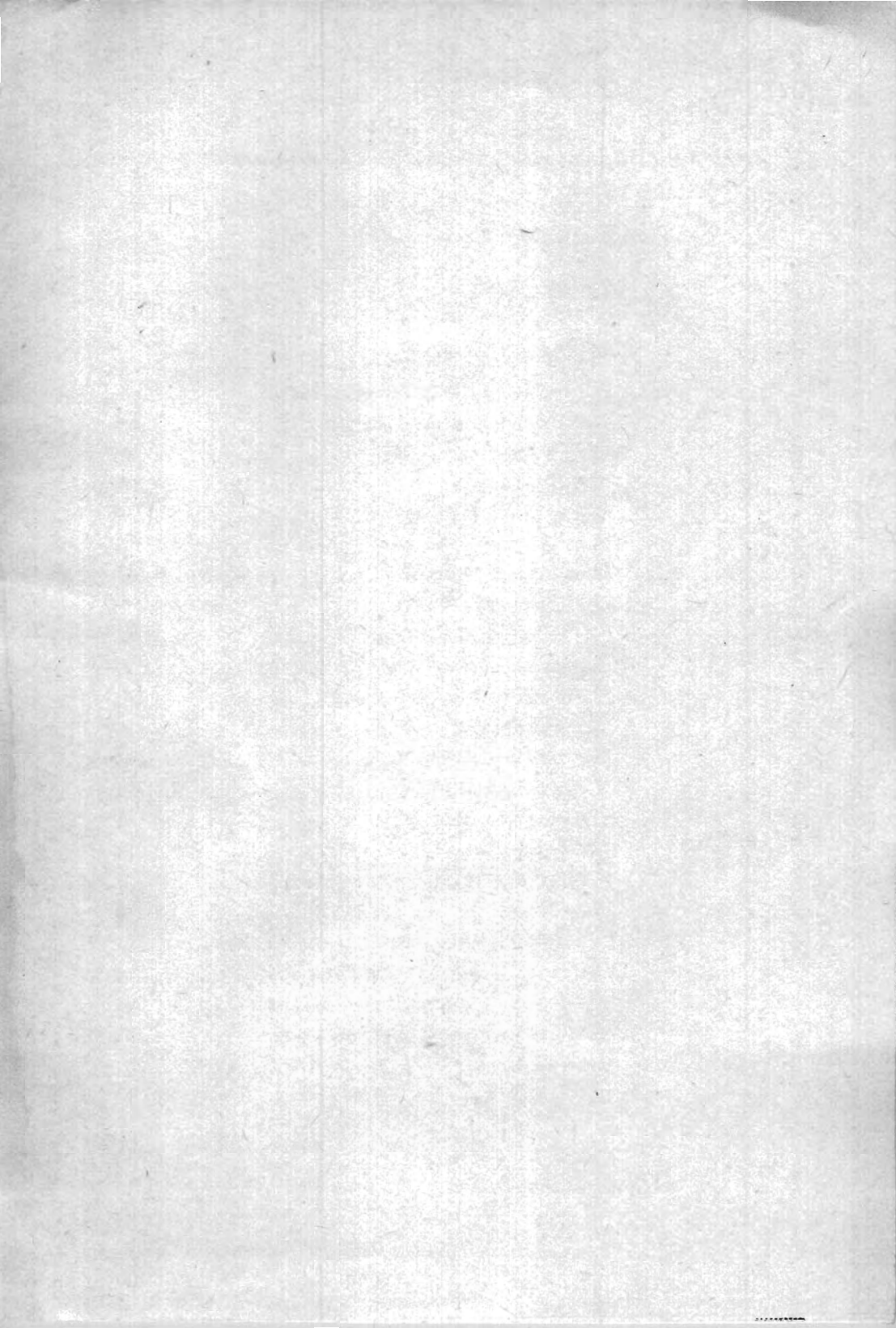
La Compagnie capitule (1735)	51
Une nouvelle Compagnie : Cugnet & Cie (1736)	53
Le Ministre se fâche	57
Hocquart aux Forges (1738)	59
Chaussegros de Léry enquête (1738)	60
Ouverture officielle des Forges (1738)	61
Les Associés se battent à coups de mémoires	65
La Compagnie Cugnet s'effondre (1741)	66
III—La régie royale (1743-60)	69
Débandade, accusations et doléances	70
Hocquart prend charge des Forges (1741)	74
Estèbe inventorie les Forges (1741)	77
La chapelle	78
Le magasin	79
La Grand'Maison	80
Le haut-fourneau	81
La forge haute	82
La forge basse, les dépendances	83
Simonet fils trahit la confiance	84
Les Forges rattachées au Domaine (1743)	85
On enregistre enfin des surplus	87
Bigot succède à Hocquart (1747)	89
Rigaud de Vaudreuil se plaint	91
Franquet aux Forges (1752)	92
IV—Les anglais prennent les Forges au sérieux	99
Inventaire de 1760	99
La vie reprend . . . ou continue	100
George III veut doter les Forges	102

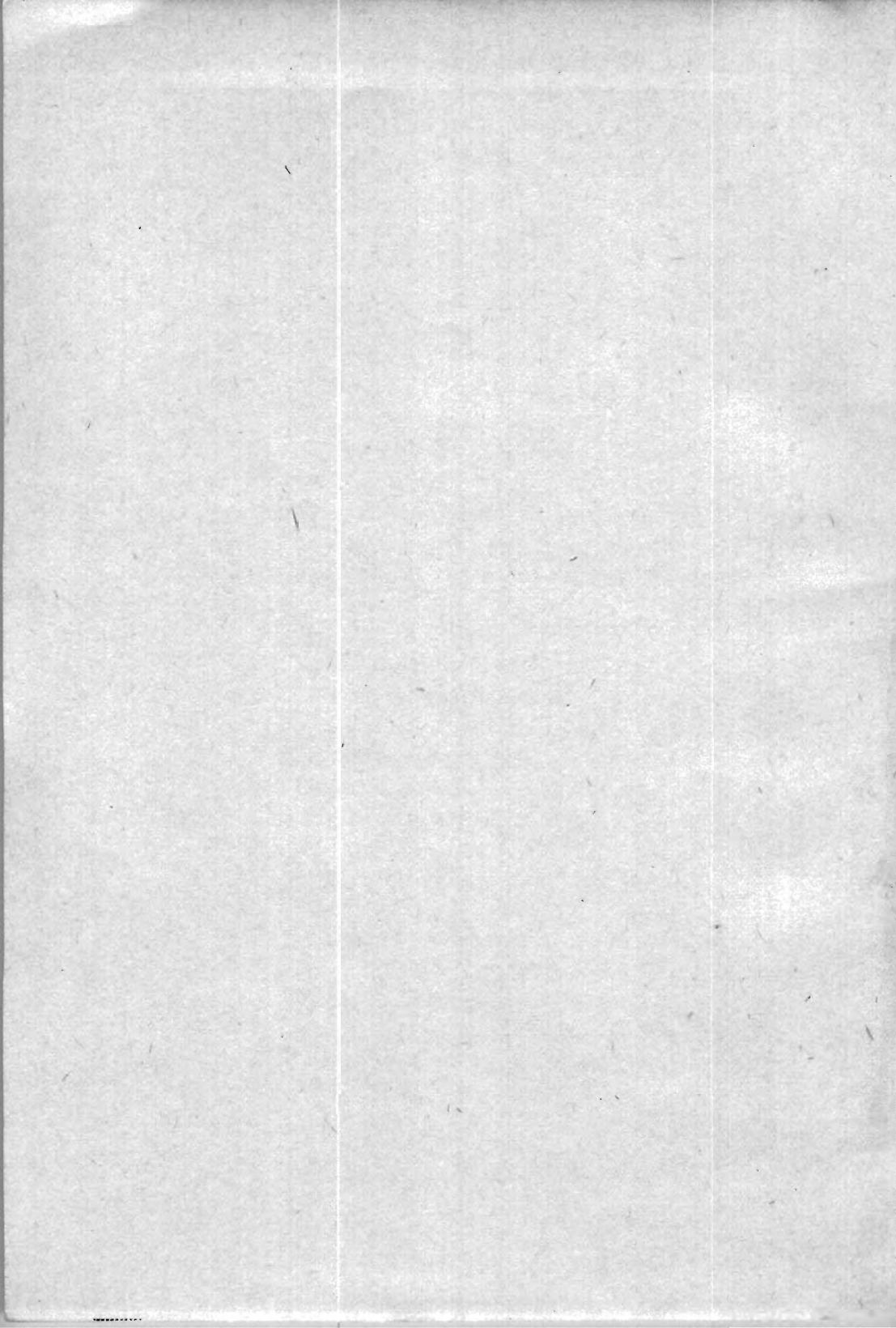
Burton confiant	103
Les Forges en 1763	104
Retour à l'initiative privée :	
Pélissier & Cie (1767)	106
Pélissier trafique avec les Américains (1775)	108
Laterrière succède à Pélissier (1776)	111
De bail en bail (1783-93)	113
Matthew Bell inauguré un règne de 50 ans	114
Forges Batiscan Vs Forges Saint-Maurice	116
Les Forges Saint-Maurice l'emportent (1800)	117
Une visite de John Lambert (1808)	118
Matthew Bell joue au grand seigneur	120
La population trifluvienne montre les dents	122

V—Le dernier demi-siècle des Forges (1833-1883) 127

Matthew Bell se défend	129
La bataille publique reprend (1834)	130
Les Forges et les 92 Résolutions	132
Les anti-trustards gagnent leur point (1845)	136
Matthew Bell baisse pavillon (1846)	139
Henry Stuart propriétaire des Forges (1846)	140
Nouveaux propriétaires (1851)	143
Etienne Parent enquête aux Forges (1852)	143
Etienne Parent favorise les Forges	147
Les Trifluviens s'indignent de nouveau	148
L'Ere Nouvelle dans la bagarre	149
Stuart & Porter en faillite (1861)	151
Les McDougall renflouent l'entreprise	152
Une crise économique	154

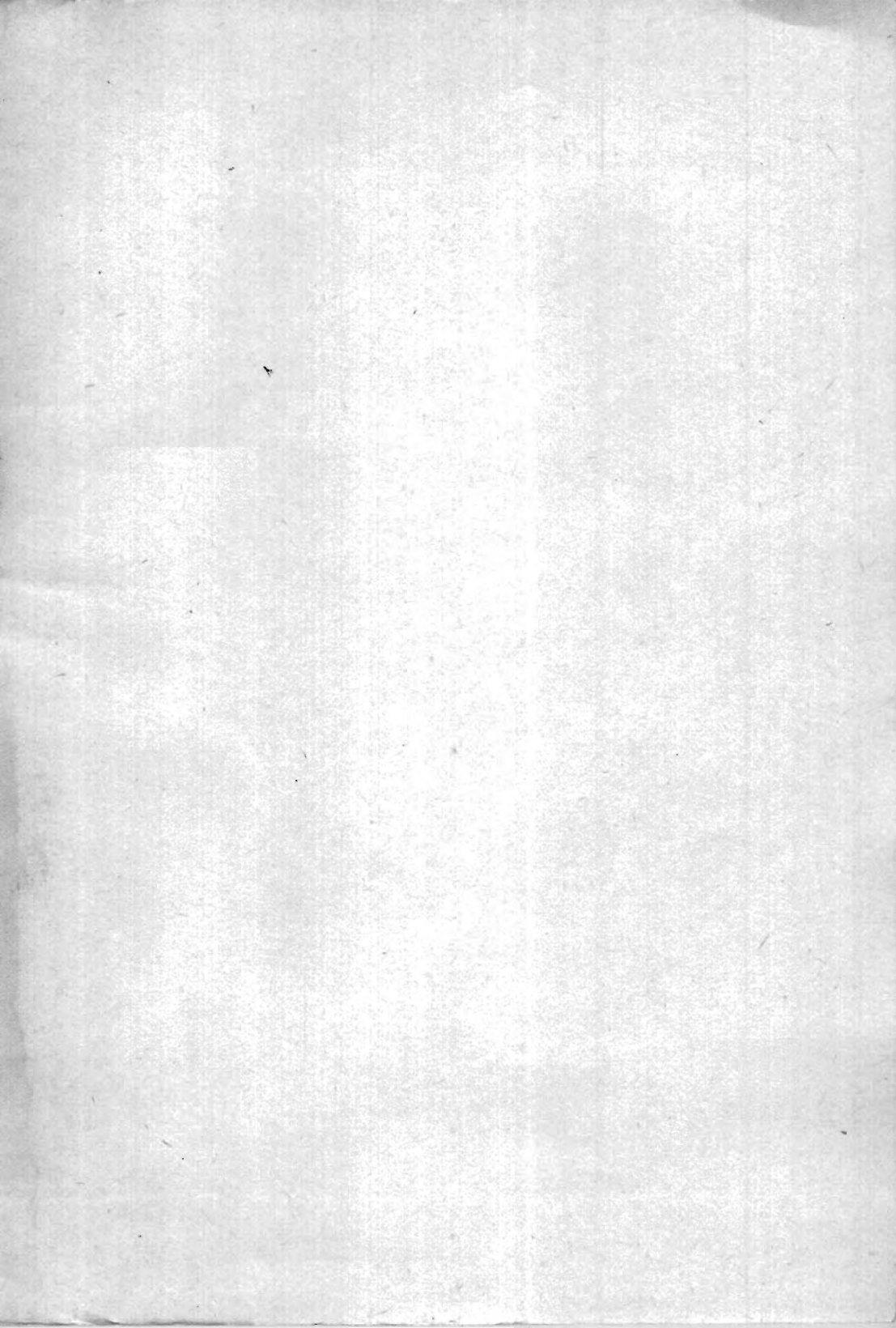
VI—Appendice	157
Un reportage de Dollard Dubé (A. Tessier)	158
Plan des Forges vers 1880	160
<i>Les Forges Saint-Maurice au temps des McDougall (Dollard Dubé)</i>	<i>163</i>
Le déclin des Forges	164
Situation difficile en 1863	165
Les McDougall aux Forges	166
Les Forges vers 1880	167
La Grande Côte	168
Avec les charbonniers	170
Les laveurs de savane	171
Les grands laveurs	172
La Grand'Maison	174
Le meunier des Forges	177
Le chemin de la coulée	178
La manufacture de haches	178
Le moulin à farine	179
Le fourneau neuf	180
Le gros marteau	181
Le magasin bleu	182
La halle des gardes	184
La "brosse" au père Maurice	185
La coulée	187
Production qui varie	188
Après la fermeture des Forges	189
Une affirmation gratuite	190
Les Forges méritent de survivre	191

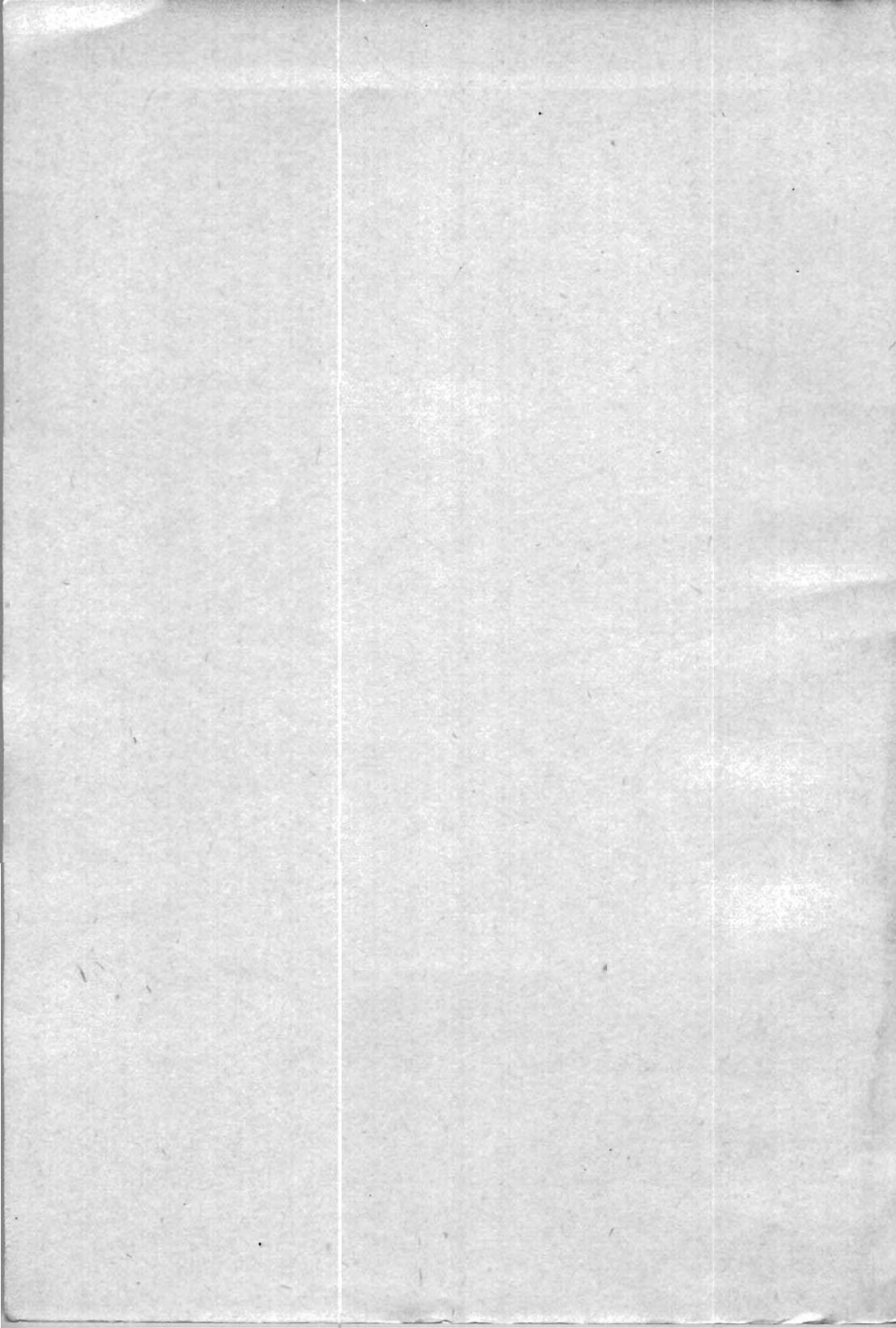


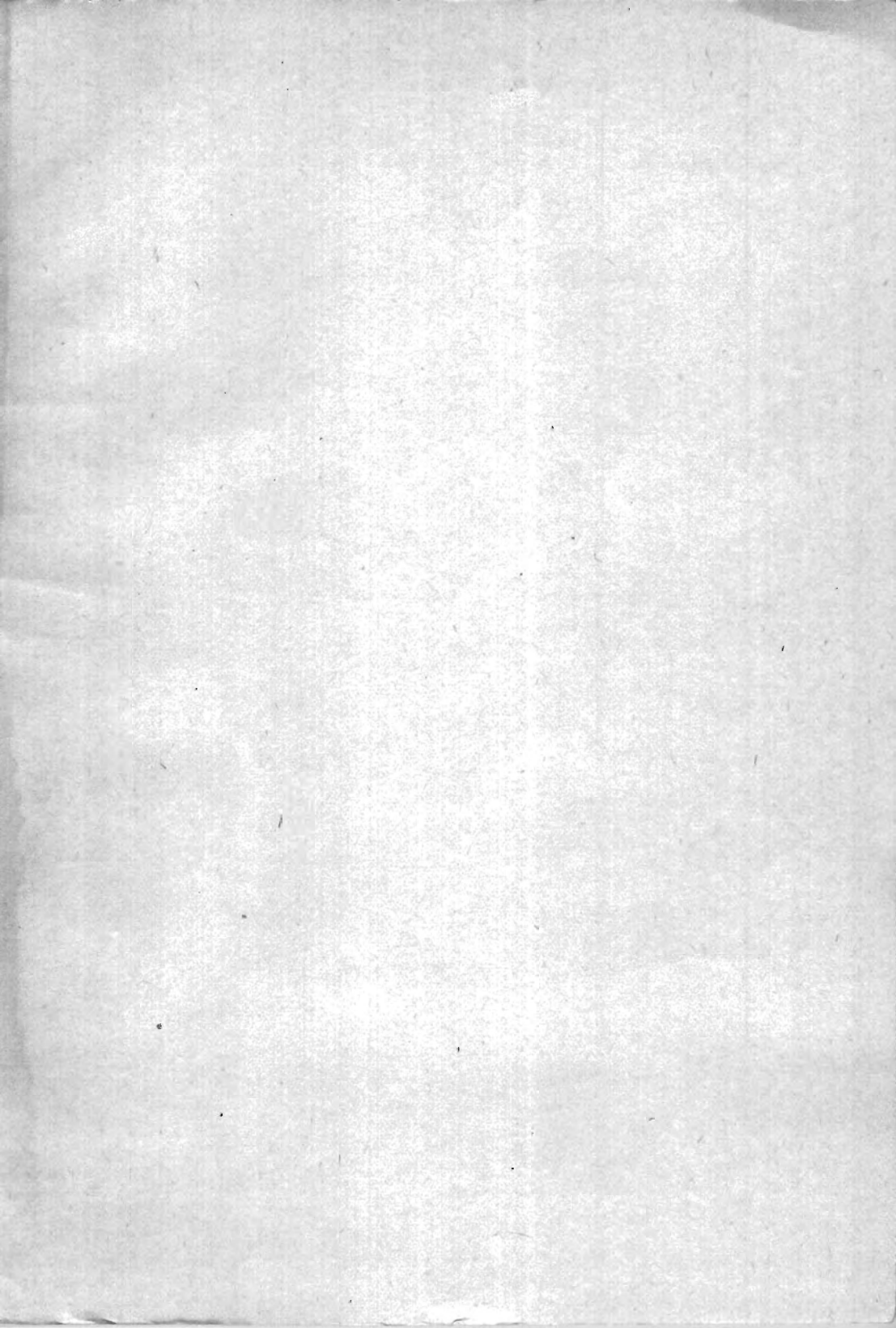


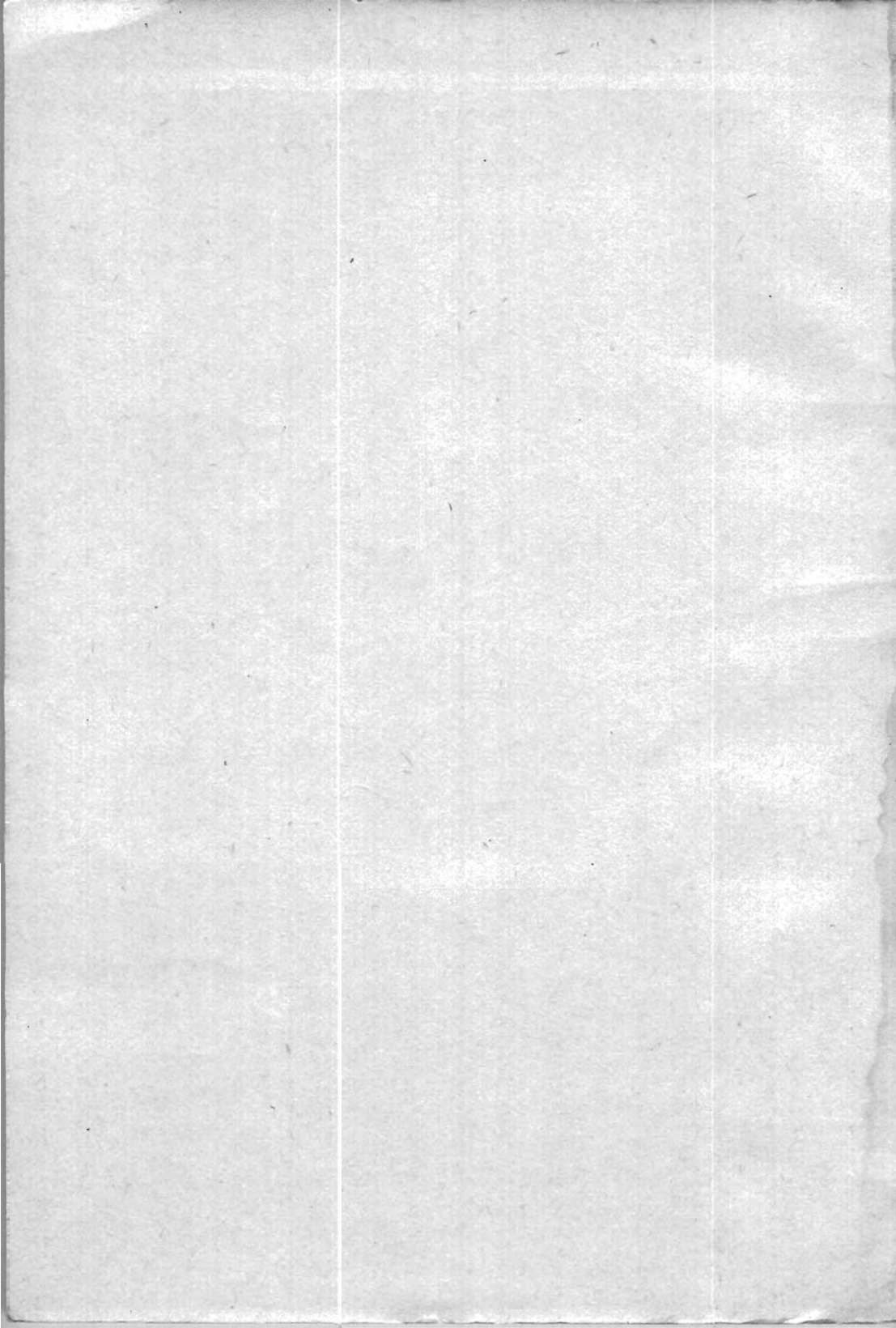
*Achévé d'imprimer
sur les presses de
l'Imprimerie du Bien Public
aux Trois-Rivières
le 7 mai 1952*

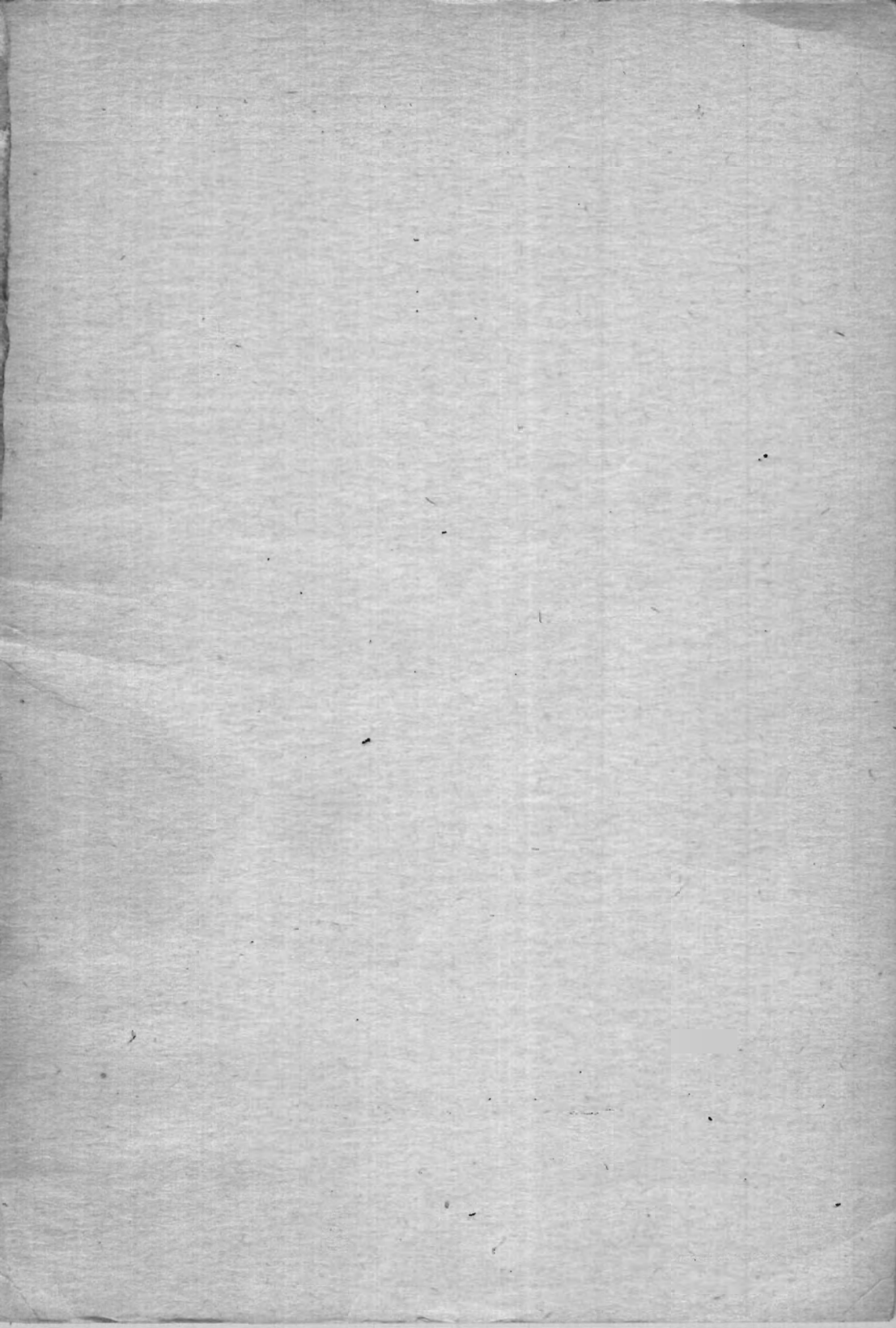
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.











COLLECTION "L'HISTOIRE REGIONALE"

Publiée sous la direction de Mgr Albert Tessier, P.D.

- No 1 — *Les premiers seigneurs et colons de Ste-Anne de la Pérade*, par Raymond Douville. — 180 pages; illustré. — \$1.50.
- No 2 — *Grandeurs et misères de l'Eglise trifluvienne*, par Hervé Biron. — 246 pages. — Illustré. — \$1.25.
- No 3 — *La Mauricie*, par Raoul Blanchard. — 176 pages; 16 hors-textes et plusieurs plans et figures. — \$2.00.
- No 4 — *Routes Canadiennes '49*, par J. Houyoux. 152 pages, illustré. Hors-textes. — \$1.50.
- No 5 — *Ecoles de bonheur*, par J. Houyoux. 140 pages, illustré. Hors-textes. — \$1.25.
- No 6 — *Le Miracle du Curé Chamberland*, par Mgr Albert Tessier. 140 pages, illustré. Hors-textes. — \$1.25.
- No 7 — *L'Apostolat missionnaire en Mauricie*, par Yvon Thériault. 148 pages, illustré. Préface de Mgr Albert Tessier. — \$1.50.
- No 8 — *Le Régime militaire dans le gouvernement des Trois-Rivières (1760-1764)*, par Marcel Trudel. 272 pp. avec cartes — \$2.00.
- No 9 — *Pour ou Contre les Ecoles de Bonheur?*, par J. Houyoux. 160 pages — \$1.50.
- No 10 — *Les Forges Saint-Maurice (1729-1883)*, par Mgr Albert Tessier. 208 pages, illustré. — \$2.00.

— EDITIONS DU BIEN PUBLIC —